

LA REVUE MUSICALE

N^o 1 (troisième année)

Janvier

1903.

PRÉFACE

On était généralement persuadé jusqu'à ce jour que les lettres de Chopin à sa famille, ainsi que la plus grande partie de celles qui lui furent écrites et les différents souvenirs trouvés dans ses papiers, avaient disparu lors du pillage du palais des comtes Zamoyski, à Varsovie, où demeurait, entre autres, à cette époque, la sœur de Chopin, Isabelle Barcinska (1). Dans cette année de 1863, le 19 septembre, une bombe fut lancée d'une des fenêtres du palais Zamoyski sur le comte de Berg, alors lieutenant général du royaume. Aussitôt après l'attentat, qui n'eut, du reste, aucune suite fâcheuse pour le comte de Berg, l'ordre fut donné de piller le palais.

La soldatesque effrénée pénétra dans tous les appartements, saccageant le mobilier, le traînant dehors, jusque sur la place, en face du monument de Copernic, brisant tout, n'épargnant ni les objets de prix, ni les meubles précieux, qui enfin, accumulés en un tas énorme, furent tous brûlés. Tel fut également le sort du piano sur lequel Chopin avait joué dans ses jeunes années, ainsi que de son portrait peint par Ary Scheffer, de beaucoup de meubles et de souvenirs apportés de Paris après la mort du grand musicien. On supposa donc généralement que les lettres et les souvenirs de Chopin, religieusement conservés par sa sœur Barcinska, avaient subi le sort du piano et du portrait, et cette conviction nous fut transmise par les biographes de Chopin, sans en excepter Niecks (2).

Or, cette version n'était vraie qu'en partie, et, si elle s'est maintenue jusqu'à présent, c'est, je crois, par suite du profond respect dont la famille entourait ces souvenirs échappés à la destruction, veillant scrupuleusement à ce qu'aucune mention n'en parvînt à la connaissance publique ; elle les considérait comme sa propriété exclusive, et ne désirait nullement que des mains profanes y vinssent fouiller.

(1) Pour éviter des difficultés de lecture, nous remplaçons les caractères propres à la langue polonaise par leurs équivalents français les moins inexacts.

(2) Friedrich Niecks: « Friedrich Chopin als Mensch und als Musiker ». Deutsch von D^r W. Langhans. Leipzig, F.-E.-C. Leuckart, 1890. — Deux volumes.

Ce n'est qu'aujourd'hui que la propriétaire actuelle de ces documents, M^{lle} Marie Ciechomska, petite-fille de M^{me} Iedrzeïewicz, sœur de Chopin, s'est décidée à livrer ces souvenirs à la publicité, persuadée que tout ce qui concerne la vie du grand musicien n'est pas exclusivement la propriété de la famille, mais aussi celle de l'humanité.

La publication *in extenso* de tous ces documents prendrait une place énorme, c'est pourquoi je ne donne en entier que les lettres d'une valeur biographique réelle, par conséquent celles de Chopin lui-même, celles de sa famille, celles de George Sand à Louise Iedrzeïewicz, de Solange Clésinger et de son mari à Chopin ; les lettres de la famille Wodzinski et celles des hommes célèbres à l'illustre maître, ainsi que le questionnaire concernant la biographie de Chopin. Des autres lettres qui lui furent écrites, lettres de ses élèves ou autres, je ne donne que le résumé, ainsi que celui de la correspondance de M^{lle} Stirling et de Fontana avec M^{me} Iedrzeïewicz.

Ces matériaux touchent à différentes phases de la vie de Chopin, mais n'en reproduisent avec force détails que quelques-unes, en nous donnant la possibilité de respirer l'atmosphère dans laquelle vivait le grand musicien ; tandis que, d'un autre côté, ils laissent dans l'ombre des années entières de sa vie. C'est pourquoi mon ouvrage ne peut présenter un ensemble biographique, je me borne à reproduire les matériaux tels qu'ils sont. Le biographe futur en tirera un ensemble plus riche qu'il n'était possible de le faire au temps où Niecks écrivait la biographie de Chopin.

Pour apprécier ces souvenirs à leur juste valeur, il convient d'avoir une connaissance exacte de la vie du grand Polonais ; c'est pourquoi, désirant initier le public à cette existence d'artiste, j'ajoute aux documents de nombreux commentaires, ainsi que certains détails sur la famille de Chopin et son entourage, de même que les principaux faits de son existence.

Le père de Frédéric Chopin, Nicolas, vint de Lorraine en Pologne vers 1787. En 1800 nous le voyons à Zelazowa Wola, non loin de Varsovie, dans la maison de la comtesse Skarbek, où il remplissait les fonctions de précepteur auprès du jeune Frédéric Skarbek. Là, N. Chopin connut et épousa M^{lle} Justine Krzyzanowska, dont il eut quatre enfants : trois filles et un fils. Vers 1810 il vint à Varsovie, où il fut nommé professeur de langue française au Lycée nouvellement créé.

L'aînée des filles de N. Chopin, Louise, épousa le professeur Joseph Calasante Iedrzeïewicz, qui, à partir de 1837, fut professeur de droit administratif à l'Institut d'agronomie rurale de Marimont. La fille puînée, Isabelle, épousa Antoine Barcinski, instituteur primaire au

gymnase du gouvernement de Varsovie, puis inspecteur du même gymnase. Plus tard, Barcinski remplit les fonctions de chef de la chancellerie au département des mines, et enfin, vers 1860, il fut nommé directeur de l'Administration de la navigation à vapeur sur la Vistule. — Chopin dans ses lettres nomme plaisamment son beau-frère « Antolo Bartolo », ou « Antososko Bartolosko ».

Les deux sœurs se distinguèrent, dans le domaine des lettres, par différents ouvrages qu'elles publièrent ensemble pour le peuple ou pour les enfants.

La cadette, Emilie, mourut très jeune, dans sa quatorzième année, après avoir montré des dispositions extraordinaires pour la poésie.

Frédéric était le second enfant des Chopin ; il vint au monde à Zelazowa Wola, le 22 février 1810. Il n'était pas encore sorti de l'enfance quand ses parents vinrent s'établir à Varsovie. Ce fut donc là qu'il fut élevé et qu'il grandit. Ses dispositions pour la musique se manifestèrent très tôt ; ce que voyant, ses parents décidèrent de lui faire apprendre le piano ; ils le confièrent dans ce but à Albert Zywny, un Bohême venu en Pologne au temps du roi Stanislas-Auguste. Le petit Frédéric, sous cette direction, se développa d'une manière si surprenante, qu'à l'âge de neuf ans il pouvait déjà se produire publiquement. Jusqu'à l'âge de quinze ans il fit ses études dans la maison paternelle, avec les pensionnaires, toujours nombreux, de son père ; mais en 1824 on le mit au lycée, où il termina brillamment ses études. Parmi les camarades et les amis de Frédéric, il convient de nommer tout d'abord Titus Woyciechowski, ainsi que Jean Matuszynski et Dominique Dziewanowski, dont le lecteur rencontrera souvent les noms dans les lettres de Chopin.

Frédéric fit ses études de composition sous la direction de Joseph Elsner, recteur du premier Conservatoire de Varsovie, passant près de lui trois années entières. Elsner sut parfaitement apprécier les qualités de son élève, aussi écrivait-il, dans son rapport du 20 juillet 1829, concernant les examens du Conservatoire, les paroles suivantes : « Leçons de composition musicale : Chopin Frédéric (élève de troisième année), étonnantes capacités, *génie musical* » (1).

A Varsovie, Chopin écrivit de nombreuses compositions, parmi lesquelles il convient de citer en premier lieu ses deux concertos en *fa mineur* et en *mi mineur*, ainsi que les Variations *Là ci darem la mano*. Ces dernières attirèrent sur le jeune compositeur l'attention de Schumann.

(1) Erasme Nowakowski, « Des anciennes écoles de musique à Varsovie. » (Echo muzyczne, n° 413 (35) du 29 août 1891, page 440).

Pour la première fois, en 1828, Chopin quitta son pays; en 1829 il partit pour la seconde fois. Quand, en 1830, un troisième voyage lui fit quitter Varsovie, il ne prévoyait pas qu'il ne lui serait plus donné de revoir sa terre natale. Après un court séjour à Breslau, à Dresde et à Prague, il vint à Vienne, où il passa plus de six mois, et de là, par Munich et Stuttgart, il arriva à Paris, où désormais il se fixa. C'est de 1831 que date la plus belle époque de la vie de Chopin. Il parvint en très peu de temps à acquérir une renommée universelle, aussi bien comme virtuose que comme compositeur; on se l'arrachait littéralement comme professeur de piano. En 1835 il fit une excursion à Carlsbad, où il se rencontra avec ses parents, et, l'été suivant, il passa la saison à Marienbad avec la famille Wodzinski. L'aimant qui l'attirait dans cet endroit, c'était M^{lle} Marie Wodzinska, à laquelle il se fiança avec l'approbation de la mère. Mais il était écrit que ces projets d'union ne se réaliseraient pas : Chopin ne devait plus revoir Marie.

En 1837 il fit la connaissance de M^{me} Dudevant (George Sand), avec laquelle il fut intimement lié pendant près de dix années. C'est à peu près au moment où commençait cette liaison qu'apparurent chez Chopin les premiers symptômes graves de la maladie de poitrine qui devait l'enlever; aussi fit-il, l'année suivante, en compagnie de George Sand et de ses deux enfants, Maurice et Solange, un voyage à l'île Majorque. L'influence du séjour de Chopin à Valdemosa, dans un cloître humide et inhabité, ne fut guère heureuse pour sa santé, au contraire : tandis qu'il reprenait le chemin de Paris, Chopin tomba gravement malade. Pourtant, rentré chez lui, sa santé s'améliora considérablement, et sa maladie ne le tourmenta plus beaucoup. Pendant tout le temps que durèrent ses relations avec George Sand, Chopin passa souvent l'été à Nohant, terre patrimoniale de l'illustre écrivain, située dans le Berry, non loin de La Châtre, à cinq lieues de Châteauroux. La maison d'habitation, quoique portant le titre pompeux de château de Nohant, n'était qu'une simple bâtisse, peu élevée, à un seul étage. Outre George Sand, ses enfants et une cousine, dont il est question dans une des dernières lettres de Chopin, celui-ci avait souvent l'occasion d'y voir une quantité de personnages importants du monde littéraire ou artistique, qui recevaient l'hospitalité de l'aimable châtelaine; les principaux étaient : Pauline Viardot, la comtesse d'Agoult (connue sous le pseudonyme de Daniel Stern), Eugène Delacroix et Pierre Leroux.

Dans ses lettres à sa famille, Chopin, comme s'il eût voulu éviter de prononcer le nom de George Sand, l'appelait toujours en parlant d'elle : « Mon hôtesse », employant même parfois, chose étrange, le pluriel, par exemple : « Elles si chères, elles aiment pour tous », ou, « Ici la

Vigile est triste parce que les malades ne veulent pas de médecin ; quel rhume extraordinaire ! »

Vers 1847, les relations de Chopin avec George Sand furent rompues. La cause dernière fut une divergence d'opinions sur le mariage de Solange, fille de M^{me} Dudevant, qui épousa le sculpteur Clésinger ; mais ce ne fut, sans doute, que la goutte qui fit déborder la coupe trop pleine. George Sand, tout simplement, ne voulait plus avoir à ses côtés un homme dont la santé chancelait de plus en plus, et elle profita de l'occasion qui se présentait pour s'en débarrasser.

On peut aisément se figurer l'effet déprimant de cette séparation sur Chopin.

L'année suivante (1848), il abandonna toutes ses leçons et partit pour Londres. De là il fit une tournée en Ecosse, chez les parents et amis de son élève M^{lle} Jane W. Stirling et, malgré l'état déplorable de sa santé, il fut forcé, pour subvenir à ses dépenses, de donner des concerts à Glasgow et à Edimbourg. Le climat humide de l'Angleterre eut une si mauvaise influence sur sa santé qu'il se décida, dans l'été de 1849, à rentrer à Paris. Il ne lui restait que peu de temps à vivre. Il mourut le 17 octobre 1849.

Sa sœur aînée, Louise, lui était vivement attachée : elle en donna la preuve en n'hésitant pas à entreprendre deux fois un long voyage alors qu'il habitait Paris. Elle fit ce voyage pour la première fois en 1844, avec son mari, et elle passa quelques semaines à Nohant. Pour la seconde fois Louise vint en 1849, également avec son mari et sa fille, appelée Louise comme elle. Chopin, alors très malade, l'appelait par une lettre désespérée que le lecteur trouvera dans ce recueil : c'est la dernière de celles qu'il écrivit à sa famille. Louise entoura son frère des plus tendres soins jusqu'à ses derniers moments, et ne revint à Varsovie que quand ses restes reposèrent au Père-Lachaise.

J'ai emprunté la plus grande partie de ces détails à Niecks, tout en m'en rapportant aussi aux matériaux donnés ci-après, et qui jettent une lumière nouvelle sur l'épisode des fiançailles de Marie Wodzinska avec Chopin, et sur la rupture des relations qui le liaient à George Sand.

Les additions renfermées entre les crochets sont l'œuvre de l'éditeur, celles qui se trouvent entre les parenthèses appartiennent à l'auteur de la lettre.

M. K.

Varsovie, le 27 mai 1902.

SOUVENIRS INÉDITS

JUSQU'À CE JOUR

DE CHOPIN

CHAPITRE I

LETTRES DE CHOPIN À SA FAMILLE

LETTRE I

A Monsieur, Monsieur Iedrzejewicz.

Pour remettre à M^{lle} Louise C[hopin], qui sans doute devinera à qui elle doit la donner. En tous cas s'informer de lui chez M^{me} C[hopin].

MON TRÈS CHER AMI,

Pardonne-moi de ne répondre à ta lettre si aimable que par cette petite feuille, mais tu m'as donné le droit d'agir envers toi avec une franchise plus grande que jamais ; c'est pourquoi je sais que tu ne feras pas attention au papier. Tu m'as appris une chose ardemment désirée ! Je t'ai toujours aimé ; tu avais en moi un ami, et sois persuadé qu'aujourd'hui encore tu trouveras en moi un bon gars, tel que tu le désires. Je donnerais la moitié de ma vie pour être, à vos noces, votre garçon d'honneur, pour pouvoir vous embrasser et vous admirer devant l'autel ; mais hélas, je ne pourrai vous envoyer, selon ton désir, qu'une polonaise et une mazurka, afin que vous sautiez et vous vous amusiez réellement, car vos âmes peuvent se réjouir. Je ne m'étendrai ni sur ton cœur, ni sur le sien, cela ne convient pas à un frère, mais vous ne sauriez croire combien j'étais tourmenté que la chose trainât si longtemps, et combien je me réjouis d'en voir la fin. Je vous souhaite toute la prospérité possible. La vue de votre bonheur sera le bonheur de toute notre famille. C'est le commencement d'années heureuses, après une longue suite de malheurs.

Une poignée de mains et un baiser. Aime-moi.

Ton sincère,

FRITZ.

Paris, le 10 septembre 1832

MON BIEN CHER,

Pardonne-moi encore une fois si je ne t'écris pas une longue lettre. C'est peut-être pécher dans l'espoir de la miséricorde ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous comprenons, ni d'hier, n'est-ce pas ?

Encore une fois, aime-moi comme je t'aime.

LETTRE II

*A Monsieur, Monsieur Joseph Iedrzejewicz, à Varsovie,
rue Podwal, n° 526*

Par Breslau.

(Estampilles : « V. : Carlsbad » et « Michalowice, 23.8 »)

[Lettre du père de Chopin]

Carlsbad, le 16 août [1835].

CHERS ENFANTS,

Après bien des fatigues nous voilà enfin arrivés heureusement ici, et le hasard



MÉDAILLON DE CHOPIN, fait par Bovy.

a voulu qu'en traversant la ville hier pour nous rendre à quelque auberge, nous ayons aperçu une voiture prête à partir. C'était celle de M. Danielski. Nous nous sommes arrêtés et nous avons sur-le-champ arrêté le même logement, et ils ont

eu la bonté de nous donner des renseignements locaux. Ils se portent parfaitement bien et sont partis pour Tœplitz. Arrivés ici, nous nous sommes fait donner la carte des baigneurs, pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un de notre connaissance. J'ai trouvé entre autres M. Zawadzki, son épouse et M^{me} Hoffmann.

Je me proposais d'aller les voir le matin, lorsqu'à 4 heures, nous n'étions pas encore levés, on est venu frapper à notre porte. C'était M. Zawadzki, qui venait nous dire qu'hier il nous avait cherchés partout avec Frédéric. Vous pouvez bien vous imaginer que j'ai été bientôt habillé, et nous sommes allés ensemble éveiller ce bon enfant, qui, ayant appris par mes lettres que je devais aller à Carlsbad, a voulu nous faire la surprise la plus agréable ; il a quitté ses occupations à Paris et a passé plusieurs nuits pour arriver ici avant nous. Il n'est point du tout changé, de sorte qu'il nous semble comme au moment de son départ. Combien cette attention nous est précieuse, vous connaissez notre tendresse, vous pouvez en juger. Nous avons versé des larmes de joie. Je n'ai pas encore commencé de cure, le médecin doit venir ce matin, je verrai ce qu'il dira. Je ne veux pas manquer la poste, je finis en vous embrassant.

CH.

Votre mère en fait autant.

[Lettre de Frédéric Chopin]

MES CHERS ENFANTS,

Voici la première lettre que vous recevez de papa et de moi. Notre joie est indescriptible ! Nous ne faisons que nous embrasser, — y a-t-il un plus grand bonheur ? Quel dommage que nous ne soyons pas tous ensemble ! Bébé est admirable ! Comme Dieu est bon pour nous ! J'écris sans ordre ; il vaut mieux aujourd'hui ne penser à rien du tout : jouir du bonheur que nous avons atteint. C'est l'unique chose que j'aie aujourd'hui. Nos parents n'ont pas changé, toujours les mêmes ; ils ont seulement un peu vieilli. Nous nous promenons, nous conduisons sous le bras Madame petite mère, nous parlons de vous, nous imitons les petits neveux en colère, nous nous racontons combien de fois nous avons pensé l'un à l'autre. Nous buvons, nous mangeons ensemble, nous nous cajolons, nous nous rudoyons. Je suis au comble de mon bonheur. Ce sont les mêmes habitudes, les mêmes mouvements avec lesquels j'ai grandi, c'est la même main que depuis si longtemps je n'avais pas baisée. Allons, mes enfants je vous embrasse et vous demande pardon de ne pouvoir rassembler mes idées, ni parler d'autre chose que du bonheur que nous éprouvons en ce moment ; moi qui n'en avais jamais eu que l'espoir ! Et voilà qu'il est réalisé ce bonheur, ce bonheur, ce bonheur !

Dans ma joie je vous étouffe, avec mes beaux-frères, comme les êtres les plus chers que j'aie au monde.

P. S. — Mille baisers à Zywny pour sa musique, et un million de saluts à M. Wiesiotowski pour avoir rapproché mon bonheur d'une centaine de lieues. Idem à M. Fréd. Skarbek.

LETTRE III

[De George Sand et de Chopin]

A Louise.

Ma Louise chérie, nous ne vivons que de vous depuis votre départ. Frédéric a souffert de la séparation, comme vous pouvez bien le croire, mais le physique a assez bien supporté cette épreuve. En somme, votre bonne et sainte résolution de venir le voir a porté ses fruits. Elle a ôté toute l'amertume de son âme, et l'a rendu fort et courageux. On n'a pas goûté tant de bonheur pendant un mois, sans en conserver quelque chose, sans que bien des plaies se soient fermées, et sans avoir fait une nouvelle provision d'espérance et de confiance en Dieu. Je vous assure que vous êtes le meilleur médecin qu'il ait jamais eu, puisqu'il suffit de lui parler de vous, pour lui rendre l'amour de la vie.

Et vous, ma chérie bonne, comment s'est passé ce long voyage ? malgré toutes les distractions que votre mari s'imaginait de vous y faire trouver, je suis sûre que vous n'aurez eu de consolation véritable qu'en retrouvant vos enfants, votre mère et votre sœur. Goûtez donc ce bonheur profond de presser dans vos bras les objets sacrés de votre tendresse, et consolez-les d'avoir été privés de vous, en leur disant tout le bien que vous avez fait à Frédéric. Dites-leur à tous que je les aime aussi et donnerais ma vie pour les réunir tous avec lui un jour sous mon toit. Dites-leur comme je vous aime, ils le comprendront mieux que vous qui ne savez peut-être pas tout ce que vous valez. Je vous embrasse de toute mon âme, ainsi que le mari et les enfants.

G. SAND.

Nohant, le 18 septembre 1844.

MA BONNE CHÉRIE,

Je t'envoie les petites chansons que tu as entendues un soir. Solange, qui te fait embrasser (elle me l'a rappelé deux fois), en a écrit de mémoire pour toi les paroles, et moi la musique. J'espère que vous êtes arrivés heureusement et que vous avez eu de mes nouvelles de Vienne et de Cracovie... Je t'ai envoyé à Vienne la petite chanson que je t'avais promise, « Beau garçon », et à Cracovie quelques mots pour M^{me} Fréd. Skarbek. Si tu n'as reçu ni l'une ni l'autre, ce qui est possible, la poste autrichienne étant très lente, fais-toi envoyer ta lettre de Cracovie, car je serais très satisfait si tu la remettais toi-même à M^{me} Skarbek ; peu importe la chanson, je te l'écrirai une seconde fois. Je l'ai adressée à M. le Prof. Iedrzejewicz, poste restante. Je tiens surtout à la lettre de Cracovie.

Cette nuit je vous ai vus tous deux en songe. Pourvu que ce voyage ne nuise pas à ta santé. Ecris-moi un mot. Pour moi je lambine un peu depuis quelques jours. Maurice n'est pas encore là, mais il doit revenir demain ou après-demain. Rappelle-toi que j'ai prédit en partant d'ici que je reviendrais seul en diligence, et que tout ce voyage en poste ne se ferait que pour garder certaines convenances. Aujourd'hui on projette d'aller en excursion à Ars. La tante de mon hôtesse est

ici avec sa pupille ; elle s'est installée, comme je vous l'ai écrit à Vienne, dans votre appartement. Souvent, quand j'y entre, je cherche si rien de vous deux n'est resté après vous, et je ne vois que la seule place près du canapé où nous buvions le chocolat et où Calasante copiait ses dessins. Il est resté plus de souvenirs de toi dans ma chambre : sur la table se trouve la pantoufle brodée, enveloppée dans du papier de soie, et sur le piano le petit crayon de ton portefeuille, qui me sert à merveille.

Je termine, car nous partons. Je t'embrasse sincèrement. Embrasse Calasante et dis-lui qu'Hippolyte (1) le fait saluer. Embrasse aussi les enfants. Ecrivez-moi.

TON VIEUX.

LETTRE IV

A Louise.

Nohant, le 31 octobre 1844.

MES CHERS AIMÉS,

Vous voilà donc ensemble ! J'ai reçu tes deux lettres de Vienne et de Cracovie. M^{lle} Müller (2) m'a écrit qu'elle est heureuse d'avoir fait ta connaissance. Quelle bonne âme, n'est-ce pas ? Et M^{me} Szaszko aussi. Quel dommage que ni M^{me} Diller ni Dessauer (3) n'aient été là ! Si M^{lle} Müller veut venir maintenant à Paris, dis-lui qu'elle m'attende encore quelque temps, je resterai sans doute ici quelques semaines encore. Les feuilles ne sont pas toutes tombées, elles ont jauni seulement, et depuis huit jours nous avons du beau temps, ce dont la dame de la maison profite pour faire différentes plantations et arranger la cour dans laquelle, si tu t'en souviens, nous avons souvent dansé. Il y aura une grande pelouse et des parterres. On fait aussi le projet de percer une porte qui, du billard, vis-à-vis de la porte de la salle à manger, donnerait sur la serre (l'orangerie, comme on dit chez nous), que l'on doit reconstruire. Ta lettre de Cracovie m'est parvenue à point. Scipion m'a amusé, mais je n'ai pas appris si tu as reçu, avec ma lettre de Cracovie, quelques mots pour M^{me} Skarbek. N'oublie pas de me renseigner là-dessus. Tes enfants, sans doute, sont guéris. Ecris-moi ce que fait le docteur de Domus (4) ; et les mains de Titus (5), comment vont-elles ? Sol [ange] est un peu indisposée, elle est en ce moment dans ma chambre et t'envoie ses meilleures amitiés. Son frère (l'amabilité n'étant pas dans sa nature, ne t'étonne pas s'il n'a rien fait dire à ton mari pour sa machine à cigares), son frère donc, ira chez son père le mois prochain, pour y passer quelques semaines ; il emmène son oncle pour ne pas s'ennuyer. Le manuscrit que j'ai apporté n'est pas encore imprimé,

(1) Hippolyte Châtiron, cousin de M^{me} Sand.

(2) Frédérique Müller, Viennoise, une des meilleures élèves de Chopin ; mariée plus tard au fabricant de pianos Streicher.

(3) Joseph Dessauer, compositeur, né à Prague, habitant Vienne. Il arriva souvent à Chopin d'avoir recours à son entremise pour la publication de ses œuvres chez un éditeur viennois.

(4) Dominique Dziewanowski, un des amis de jeunesse de Chopin.

(5) Titus Woyciechowski, camarade d'école et l'ami le plus intime de Chopin.

il y aura probablement des procès. Si on en arrive là, ce sera tout profit pour nous, mais nous en aurons des désagréments momentanés. Tu te rappelles que, quand nous allions à la promenade par Vic (sur le chemin de Châteauroux), notre hôtesse s'arrêtait parfois pour aller voir une femme malade ? On n'a pu la sauver, et il y a quelques jours on l'enterrait dans le cimetière, près de notre jardin, au milieu des pleurs de ses filles. Celle que Sol allait visiter n'a pas survécu non plus. Te souviens-tu qu'une fois, à Paris, étant descendu de voiture sur la place, non loin de la Colonne, j'allai pour une affaire au ministère des finances, chez un très ancien ami d'ici ? Le lendemain il vint chez moi. C'était un excellent homme et un ancien ami du père et de la mère de notre hôtesse. Il a assisté à sa naissance et avait élevé sa mère ; en un mot, il était réellement de la famille. Hé bien, ce vieillard, en revenant l'autre jour de chez un député de ses amis où il avait dîné, est tombé des escaliers et en est mort quelques heures après. C'a été un grand coup ici, car on l'aimait extrêmement. En un mot, depuis que je ne t'ai vue, nous avons eu plus de tristesse que de joie. De Rozières (1), dans chacune de ses lettres, m'écrit des tendresses pour toi ; aujourd'hui cette lettre sera envoyée par ses soins ; je lui ferai mille compliments de ta part, elle l'a bien mérité. N'est-ce pas qu'elle était serviable ? Dis à Nowakowski (2) que je l'aime toujours. Je ne connais pas encore son quintette, mais je me le suis fait envoyer. Qu'il m'écrive un mot de temps en temps. Le bon Franchomme m'a écrit ; lui et sa femme sont tout cœur pour toi. Comme je pense rentrer à Paris avec Jean quelques jours avant mon hôtesse, ne te tourmente donc ni pour le traversin, ni pour le coussin, ni pour toute autre chose semblable. Il faudra tout nettoyer à neuf dans la maison, organiser mon ménage comme chaque hiver. Ecris-moi le numéro de ta maison.

Embrasse tes enfants et ton mari.

Ton vieux.

P. S. — Mon hôtesse t'embrasse ; tu sais comme elle t'aime, elle te l'a écrit. L'ours de notre baromètre a monté.

LETTRE V

Nohant, le 20 juillet 1845.

MES TRÈS CHERS,

Il y a plus d'un mois que nous sommes ici. M^{me} Viardot (3) est arrivée avec nous, elle est restée trois semaines. Nous sommes tous très bien portants. Cependant la fièvre a régné cet hiver à la campagne. Le mari de Françoise (peut-être Louise s'en souvient-elle ?) a été malade presque tout l'hiver ; maintenant il est

(1) M^{lle} de Rozières, maîtresse de musique ; Chopin lui confiait souvent différentes commissions pendant son séjour à Nohant.

(2) Joseph Nowakowski, pianiste et compositeur. Le lecteur trouvera dans les lettres suivantes plusieurs détails sur son séjour à Paris.

(3) Pauline Viardot-Garcia, célèbre cantatrice, sœur de la Malibran.

sur pied. Le beau temps nous favorise, mais quand nous sommes arrivés, il y a eu de grands orages. L'Indre a tellement débordé que, à Montgivray, Châtiron (frère de mon hôtesse) a eu son jardin tout inondé et l'eau dans sa maison. Viardot, qui est venu chercher sa femme, n'a pu l'emmener ; le chemin de Châteauroux était entièrement inondé, et il n'y avait plus moyen d'approcher de l'endroit où nous sommes souvent allés ensemble à cheval et d'où la vue est superbe. Cela a duré peu de temps ; il y a eu de grands dégâts dans les prairies, mais ils sont déjà oubliés. Je ne suis pas créé pour la campagne ; cependant je jouis de l'air frais. Je ne joue pas beaucoup, mon piano est désaccordé ; j'écris moins encore, c'est pourquoi depuis si longtemps vous n'avez rien reçu de moi. Je suppose que vous êtes tous à la campagne, que Barto-Antolosko ne fait pas mention de sa maladie ; que Louise suit les conseils de Marjolin (1) : qu'elle ne se fatigue pas. Dites-lui que le manuscrit autographe de la romance, dont elle a entendu ici la lecture, m'a été donné pour elle ; que j'ai vu Gutmann (2) avant son départ et qu'alors il m'a plu davantage ; je lui ai dit de vous embrasser tous. C'est vraiment un honnête garçon. J'espère que ma chère Isabelle se distraira un peu après toutes ses inquiétudes sur la santé de son mari, et qu'il battra Calasante, qui est très fort et qui peut supporter une chose pareille. Tout m'est étrange ici cette année ; souvent je jette un coup d'œil dans la chambre à côté, mais il n'y a personne. Parfois une connaissance arrivée pour quelques jours occupe cette chambre ; aussi ai-je cessé le matin d'y prendre mon chocolat ; j'ai changé mon piano de place, je l'ai mis près de la muraille, là où étaient le canapé et la petite table où Louise me brodait des pantoufles, et où mon hôtesse s'occupait d'autre chose. Au milieu de la chambre se trouve le bureau où j'écris ; à gauche quelques-uns de mes papiers de musique, M. Thiers et des poésies ; à droite, Chérubini ; devant moi, dans son écrin, ce *répétier* que vous m'avez envoyé (4 heures), ainsi que des roses et des œillets, une plume et un morceau de cire abandonnés par Calasante. J'ai toujours un pied chez vous, l'autre dans la chambre à côté où travaille mon hôtesse, et pas du tout chez moi en ce moment, mais bien, comme d'ordinaire, dans d'étranges espaces. Ce sont sans doute des espaces imaginaires, mais je n'en rougis pas : le proverbe polonais ne dit-il pas que « par l'imagination il est allé à l'inauguration », et moi je suis un *vrai Mazovien* (3). Aussi, sans regarder plus loin, j'ai écrit trois nouvelles mazurkas (4) ; elles seront probablement éditées à Berlin, car un gentil garçon de mes connaissances, Stern, musicien de profession, m'en a prié pour son père, qui ouvre un magasin de musique. J'ai également reçu ici, de la part du comité qui érige, à Bonn-sur-le-Rhin, un monument à Beethoven, une invitation pour l'inauguration de ce monument. Vous pouvez

(1) Il paraît que M^{me} Iedrzeiewicz avait consulté le célèbre chirurgien Marjolin pendant son séjour à Paris.

(2) Adolph Gutmann est venu en 1834 à Paris dans sa quinzième année et prenait des leçons chez Chopin. Chopin le comptait parmi ses meilleurs élèves.

(3) Ces mots peut-être fermeront la bouche à ceux qui voudraient enlever Chopin à la Pologne, donnant pour preuve, outre son nom français et un séjour de près de vingt années en France, ce fait que Chopin, dans aucune de ses lettres publiées jusqu'à présent, n'a fait mention de sa nationalité de Polonais. Nous lisons aussi ces mots importants dans sa huitième lettre, datée de 1846 : « Je voudrais le voir (Nowakowski), mais ici on ne le veut pas. Il me rappellerait beaucoup de choses. Je parle avec lui *notre langue*. Jean n'est plus ici et depuis le départ de Laure je n'ai plus dit un mot dans *ma langue maternelle*. »

(4) Les *Mazurkas en la mineur, la b majeur, fa # mineur*, op. 59, ont paru chez Stern et C^{ie} à la fin de l'année 1845 (d'après une lettre datée de décembre 1845).

penser si j'irai ; cependant si je savais vous trouver dans les environs, peut-être me déciderais-je. Mais c'est pour l'année prochaine. Je ne sais si je vous ai écrit que, cet automne, s'arrêtera chez vous la princesse Obreskow, grand amateur de musique, qui me donne souvent des preuves de son grand cœur ; elle veut m'amener ici, dans sa voiture, ma petite maman, que ses filles, ses gendres et ses petits-enfants devront venir rechercher au printemps prochain. En vérité, cette dame a un excellent cœur, elle m'est très chère. Du reste, j'ai déjà dû autrefois vous parler de son amabilité ; mais j'avoue que ses chers projets m'ont amusé. Cependant, si vous la voyez, témoignez-lui de grandes attentions, car j'ai toujours eu quantité de preuves de sa bonté et je lui suis fort dévoué. Elle aime énormément la musique. Sa fille, la princesse Soutzo, est mon élève. En un mot, c'est une dame très digne, quoique, en apparence, peut-être un peu trop vive. La Viardot aussi m'a dit que, quand elle passerait par votre ville, elle irait vous voir. Elle m'a chanté les chansons espagnoles qu'elle a composées l'année dernière à Vienne ; elle m'a promis de vous les chanter. J'aime beaucoup ces chansons, et je doute qu'on puisse entendre ou rêver quelque chose de plus parfait en ce genre. Ce chant vous unira à moi, je l'ai toujours écouté avec un grand enthousiasme. Ma sonate (1) et ma berceuse ont déjà paru. A propos de berceuse, je pense en ce moment au genre de personne que Louise désire pour elle ; quoique ce soit difficile à trouver, cependant ce n'est pas impossible ; je me suis déjà informé et je crois que je trouverai. Que vous dirai-je de Paris ? Avant mon départ, M^{me} Hofmann allait très mal, on craignait pour sa vie. J'espère qu'elle va mieux ; Albert (2) ne m'en écrit rien. Il me dit seulement, ce que les journaux avaient raconté sans citer de noms, l'aventure arrivée il y a quinze jours à Victor Hugo. M. Billard (peintre d'histoire pas trop fameux), très laid, avait une jolie femme que M. Hugo séduisit. M. Billard les surprit en flagrant délit, de sorte que Hugo fut obligé de montrer, à celui qui voulait l'arrêter, sa médaille de pair de France, afin qu'on le laissât momentanément en repos. M. Billard voulait faire un procès à sa femme, mais tout s'est réduit à une simple séparation. Hugo a filé pour quelques mois en voyage. M^{me} Hugo (très magnanime) a pris M^{me} Billard sous sa protection ; et Juliette, cette actrice de la Porte-Saint-Martin, célèbre il y a une dizaine d'années, qui est entretenue depuis longtemps par Hugo, malgré M^{me} Hugo, ses enfants et sa poésie sur la moralité de la famille ; cette Juliette, dis-je, est partie avec lui. Les mauvaises langues parisiennes sont satisfaites, elles ont de quoi s'exercer ; mais il faut avouer que l'histoire est amusante. Ajoutez à cela que M. Hugo en est à sa cinquième croix, et qu'à chaque occasion il pose pour la gravité et se présente comme supérieur au reste des humains.

Donizetti est arrivé à Paris, où il doit passer l'été et écrire un nouvel opéra ; c'est lui qui a écrit *Lucie*, *Don Pasquale*, *la Favorite*, etc. Lamartine est à Nérès avec sa femme ; ce sont les eaux les plus proches d'ici, à une demi-journée de chemin ; c'est là qu'était Méry, qui sans doute est maintenant encore à Priesnitz, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis longtemps. On fait à Châteauroux de grands préparatifs pour un bal offert au duc de Nemours, qui passe par ici avec sa femme, se rendant à Bordeaux. Les sauvages indiens (les Joways) sont déjà

(1) Il est question ici de la *Sonate en si mineur*, op. 58, dédiée à la comtesse Perthuis.

(2) Je suppose que Chopin veut parler ici de Grzymala, un émigré de l'année 31, avec lequel il était fort lié.

partis du Havre par le navire *le Versailles*. La femme de l'un d'eux, celui qui s'appelait Shinta-yi-ga, « petit loup », est morte, la pauvre créature, du mal du pays ; elle avait nom : oké-wi-mi, ce qui veut dire en français : *l'ours femelle qui marche sur le dos d'une autre*. On lui élève un monument au cimetière Montmartre, là où Jean (1) est enterré. Avant sa mort on l'a baptisée, et son service funèbre a eu lieu à la Madeleine, dans sa paroisse. Son monument doit être singulier, c'est l'œuvre de M. Préault, sculpteur assez connu, et de l'architecte M. Lassus. Il doit être formé d'une pierre autour de laquelle s'enroule jusqu'au sommet une fleur de bronze, d'où s'échappe un fantôme (soi-disant *le mal du pays*), et au-dessous des bas-reliefs de bronze doré, où sont représentés les bords du Missouri, des vues de leurs Montagnes rocheuses, etc. ; toute leur vie de là-bas et des vers de M. Antony Deschamps. J'espère qu'en voilà des nouvelles !

Dites à Bartek que le télégraphe électro-magnétique, entre Baltimore et Washington, donne des résultats extraordinaires. Souvent les ordres donnés à Baltimore à 1 heure après midi sont exécutés, et les marchandises et les paquets prêts à partir de Washington, à 3 heures ; quant aux petits colis demandés à Washington à 4 h. 1/2, ils sont expédiés par le train de 5 heures, et arrivent à 7 h. 1/2 à Baltimore. 75 milles anglais, 25 lieues de France ; en voilà de la vitesse ! Il y a déjà un an que je n'ai vu les Iedrzejewicz, comme c'est vite passé, comme sur un fil électrique !

Si ma lettre manque de suite, c'est que j'écris une phrase par jour. Hier Sol m'a interrompu pour jouer avec elle à quatre mains ; aujourd'hui pour aller voir couper un arbre, un de ceux qui croissaient près du pavillon où habitait Chaigne : c'est dans le jardin, près du chemin où les Iedrzejewicz sont descendus de voiture. Cet arbre avait gelé, il fallait l'abattre.

J'ai reçu des lettres de Paris, de Franchomme et de M^{lle} de Rozières, qui surveille mon appartement ; Franchomme m'écrit que Habeneck part pour Bonn, il va à l'inauguration dont je vous ai parlé ; il dit que Liszt a composé une cantate qu'on chantera sous sa direction. Spohr dirigera, le soir, un grand concert ; on fera de la musique pendant trois jours. A propos aussi de monuments, on va en élever un à *Lesueur* (le musicien) dans sa ville natale, Abbeville. Lesueur a été maître de chapelle de Napoléon, membre de l'Institut et professeur au Conservatoire. M. Elsner l'a très bien connu, il m'a donné une lettre pour lui quand je suis parti pour Paris. Lesueur était un homme très éclairé et très digne ; il est mort il y a dix ans, avant Paër et Chérubini, il n'était pas très vieux.

Puisqu'il est question de monuments, je vous citerai encore la statue équestre du duc d'Orléans, celui qui s'est tué en sautant de voiture ; elle sera terminée dans quelques jours. On l'élève sur la place du *Louvre* ; elle est en bronze algérien, de même que les bas-reliefs. C'est l'œuvre de Marochetti, un des meilleurs sculpteurs de Paris. Quoique son nom soit italien, Marochetti est Français ; il possède un talent très remarquable ; tous les travaux importants de ce genre lui sont confiés. La statue regarde les Tuileries ; un des bas-reliefs représente la prise d'Anvers, l'autre un épisode d'Algérie. Encore à propos de statues : à côté du magasin des marbres du gouvernement où l'on dépose les débris de diffé-

(1) Jean Matuszynski, camarade d'école, et après Woyciechowski l'ami le plus intime de Chopin. Comme médecin, il reçut une place à l'École de médecine de Paris. Il mourut jeune, dans sa 34^e année, et sa mort fit une impression très profonde sur Chopin.

rents monuments, de grandes pluies ont lavé certains débris, de sorte qu'un jour un surveillant remarqua parmi les décombres le bras d'une statue qui s'élevait au-dessus des autres pierres, comme pour protester contre son sort. On acheva ce que l'eau avait commencé, on écarta les débris croulants et l'on trouva une statue grecque de marbre, une antiquité d'un travail parfait, représentant *Hercule arrêtant la chèvre Amalthée* ; cette chèvre n'existe plus, à l'exception des cornes. C'est un sujet très curieux, connu seulement jusqu'ici par quelques petites pierres gravées. Après la décision du comité, composé de MM. Letronne, Le Bas (celui qui a dressé en pied l'obélisque), etc., etc., on a immédiatement transporté cette statue au Palais des Beaux-Arts, où l'année dernière j'avais laissé les Iedrzeïewicz, que j'ai retrouvés à mon retour dans la salle où est la fresque en demi-cercle de Delaroche, représentant tous les peintres célèbres de différentes époques ; est-ce qu'ils s'en souviennent ?

Voici la quatrième fois que je m'assieds devant ma table, j'espère bien cette fois terminer ma lettre. Le temps a pu changer depuis que j'ai commencé cette feuille, aujourd'hui nous avons la pluie. Il faut espérer qu'il fera beau à Paris pour les cérémonies de ce mois ; cette année, la capitale ne sera pas comme les Iedrzeïewicz l'ont vue l'année dernière ; elle sera illuminée. Sur la Seine les spéculateurs de la gaîté populaire ont inventé une nouvelle idée. Il y a quelques bateaux très décorés, et des gondoles vénitiennes qui circulent le soir. Cette nouveauté plaît aux gens des boulevards, et il paraît (car je ne l'ai pas encore vu) qu'un public nombreux se hasarde sur l'eau. Donc cette année les Champs-Élysées seront moins illuminés, mais en revanche tout le luxe des lampions sera sur les *quais*, comme aussi les feux d'artifice, les régates, c'est-à-dire quantité de barques se poursuivant sur l'eau, etc., etc. Les inventions ne manqueront pas, ni toutes sortes de précautions pour qu'il y ait le moins d'accidents possible. Je dis *le moins*, car il ne se peut pas que quelques personnes ne se noient, comme sur terre on s'étouffe par curiosité. Du reste, les Calasante doivent se rappeler la presse qu'il y avait dans des jours pareils ; mais les hommes sont si stupides que, pour eux, plus la foule est grande, plus il y a de plaisir.

Il y a en ce moment un grand orage au dehors, et un second dans la cuisine. On peut voir ce qui se passe au dehors, mais dans la cuisine je ne le saurais pas si Suzanne n'était venue se plaindre de Jean, qui l'a maltraitée en français, parce qu'elle lui a enlevé son couteau de table. Les Iedrzeïewicz connaissent le français de Jean, ils peuvent donc s'imaginer comme il a gentiment injurié la femme de chambre ; il lui a lancé p. ex. : *laide comme cochon*, ou mieux encore. Je ne sais s'ils se rappellent que, quand on lui demandait s'il y a du bois, il répondait : *il est sorti* ; Suzanne est-elle à la maison ? il disait : *Il n'y a pas*. Pourtant ils se disputent souvent, et comme la servante de M^{me} S [and] est très adroite et nécessaire, il est probable que, pour avoir la paix, je serai obligé de renvoyer le mien, ce que je déteste, car on ne gagne rien à ces changements de figures. Par malheur il ne plaît pas non plus aux enfants, parce qu'il est propre et fait régulièrement sa besogne. Il est temps d'aller dîner.

J'écrirais davantage encore, mais je veux absolument finir cette lettre aujourd'hui. Elle ira chez M^{lle} de Rozières, qui la portera elle-même à la poste. Je lui écris que, s'il y a quelque chose pour moi de chez vous, elle doit me l'envoyer. Je ne me tourmente pas, parce que je sais que c'est le temps où les uns sont d'un côté, les autres de l'autre, à moins qu'on ne soit en train de faire des

masses de projets. Malgré tout je vous prie instamment de décider mamán et Bartek à aller se reposer convenablement à la campagne. J'espère que les enfants de Louise, grâce à Dieu, sont en bonne santé ! Que Calasante ne leur donne pas de leçons, comme on le faisait ici avec Maurice, qui, jusqu'à présent, prononce mal certains mots, comme : *vjivjina*, *siuzam*, etc. Qu'Isabelle, qui est la plus brave, veille à ce que la chère Louise ne se fatigue pas trop.

Isabelle et moi, qui sommes blonds, nous tenons beaucoup aux châains. Embrassez de ma part les connaissances, à commencer par les voisins, à finir par ceux d'au delà des barrières, si toutefois vous êtes encore en ville. N'oubliez pas non plus M. Fréd[éric] (1), Elsner, Nowak[owski], Belz [a] Titus [Woyciechowski] et toutes les dames.

J'ai eu le plaisir hier de rêver de M^{me} Kozubowska. Je pense souvent à M^{me} Lutynska, parce que l'année dernière on m'a dit d'elle beaucoup de bien.

J'embrasse de tout mon cœur ma petite maman chérie, ainsi que vous tous.

Si vous voyez Dominique, ou M^{lle} Louise, ou bien M. et M^{me} Jules, rappelez-moi à leur souvenir. Mon hôtesse travaille ; je ne l'interromprai pas pour lui faire écrire quelques mots à Louise, mais je sais d'avance qu'elle lui envoie ses meilleures amitiés. En ce moment elle a justement fini son travail, elle peut donc envoyer un mot à Louise.

Adieu, mes bien-aimés !

20 juillet 1845.

P. S. — C'est la fête de Louise le mois prochain.

Voici une histoire à propos de Hugo pour Calasante. Une dame, une de celles qui, en parlant des courses de chevaux, disait qu'elle voudrait voir six petites chaises (steeple-chase : que Bartek vous prononce cela en anglais, cela signifie ce qu'on appelle ici une *course au clocher*, je ne sais pas si nous avons un mot pour rendre cette expression ; c'est une course au but, tout droit à travers les fossés, les haies et toutes sortes d'obstacles semblables) ; une de ces dames donc, en parlant d'un individu qui a eu la même aventure que Hugo, disait qu'il a été trouvé *flagrant dans le lit* (en flagrant délit). Si Calasante connaissait cette anecdote, qu'il me pardonne en faveur de ma bonne intention, et accepte cette autre dame qui voulait savoir ce que c'est que *ce tabac du père Golèze* (*Stabat* de Pergolèse). Mais c'est encore plus vieux ! Cette dame-ci est plus nouvelle qui, en louant un appartement, demandait au propriétaire de lui faire peindre *le nombril* (au lieu de lambris), qu'elle trouvait trop sale. En tous cas, qu'il se souvienne que Godefroid de *Bouillon* est ainsi nommé parce qu'il a été le capitaine le plus *consommé* de son temps.

(1) Il est probable que Chopin pense ici au comte Frédéric Skarbek, économiste connu.

LETTRE VI

C'est bête de ne pas finir le même jour ce qu'on a commencé. Voici cinq jours que j'écris cette lettre.

[Nohant], le 1^{er} octobre [1845] (1).

MES BIEN-AIMÉS,

On m'a envoyé hier de Paris votre lettre, dans laquelle vous m'apprenez le départ de maman et des Barcinski; celle que j'ai envoyée à Paris il y a une dizaine de jours par M^{lle} de Rozières était adressée à maman, rue Nowy-Swiat. Je suppose qu'on a recommandé à Suzanne de prendre mes lettres, sinon sachez qu'une lettre vous a été envoyée, beaucoup plus longue que celle-ci, dans laquelle j'écrivais peu de chose, car je vous ai raconté dans l'autre tout ce que je savais. Vous y trouverez aussi quelques mots pour Louise, écrits par ma châtelaine.

Avec cette lettre j'enverrai celle de Louise à M^{lle} de Rozières, à Paris; elle y répondra sans doute, car elle aime à écrire, quoique souvent elle n'ait rien à dire; mais c'est un très agréable défaut, et je regrette de n'être pas dans le même cas.

Je me réjouis de ce que vous ayez envoyé la moitié des vôtres à la campagne, et que Henri (2) soit aussi à l'air frais, mais il est bien dommage que vous n'ayez pu vous arranger pour y aller vous-mêmes. Je suis sûr que le voyage de l'an passé en est une des causes, et je ne peux assez me fâcher contre moi-même. Mais vous aussi, vous avez d'agréables souvenirs; réjouissons-nous donc de ce qui a été, et espérons qu'avant la fin de la construction du chemin de fer nous nous reverrons; alors Calasante pourra encore se gratter, mordu par les rougets (3), qui sont pourtant moins nombreux cette année; je suppose qu'ils s'en seront bourrés l'année dernière et qu'ils en ont crevé.

Vous avez des chaleurs, ici aussi il a fait excessivement chaud il y a quelques jours, mais maintenant il pleut souvent et on attend un changement pour commencer la moisson; cette année elle sera très abondante, quoique tardive. Dimanche dernier on a fêté ici la sainte Anne, patronne de l'endroit. Comme on a transformé la cour en parterres et en pelouses, toutes les danses ont eu lieu sur l'herbe, devant l'église. Vous souvenez-vous des fêtes villageoises à Sarzay? Je ne vous rappellerai pas les cornemuses, ni les baraques, ni les danseurs de tout calibre. Ici il y a eu une dizaine de personnes de connaissances, entre autres Ler[oux] (4), dont Louise m'a demandé des nouvelles. Il habite

(1) Cette lettre ne porte pas de millésime, mais par son contenu on peut conjecturer avec certitude qu'elle a été écrite en 1845. Pour fixer la date, je me suis servi, entre autres, de la mention qui est faite de la mort du violoniste Artôt.

(2) Henri Iedrzeiewicz, neveu de Chopin, mort à Paris en 1899.

(3) Le *rouget*, appelé aussi *lepte automnale*, est une espèce d'insecte qui se rencontre en France en automne, sur les prairies et dans les jardins légumiers. Le rouget pénètre sous la peau et occasionne des démangeaisons insupportables.

(4) Pierre Leroux, philosophe et économiste, né à Bercy en 1797, mort à Paris en 1871.

maintenant assez près, à Boussac, à 8 milles d'ici. Boussac est une sous-préfecture comme La Châtre. C'est une petite ville dans le département de la Creuse, très ancienne, avec un très vieux manoir sur la Creuse, renfermant beaucoup d'anciens souvenirs. On trouve non loin de là des pierres druidiques ; les environs sont connus par leur beauté pittoresque.

Leroux a le privilège d'avoir à Boussac une imprimerie où il imprime un journal intitulé *l'Eclaireur*. Cette imprimerie cependant ne fonctionne pas encore d'après son nouveau procédé ; Leroux a, comme tout le monde, son côté faible : il commence toujours et n'achève jamais entièrement. Quand il lance une grande pensée, cela lui suffit. Il en est de même avec sa nouvelle machine qu'il n'a pas achevée, ou qu'il n'a pas suffisamment perfectionnée. Elle fonctionne, mais pas avec assez de précision. Cela lui coûte déjà, à lui et à plusieurs de ses amis, entre autres au propriétaire de M. Coco (1), plusieurs dizaines de mille francs ; il lui en faudrait deux fois autant, plus la volonté et surtout la persévérance ; mais le tout réuni est impossible à trouver en ce moment. Cependant la chose existe, et bientôt un *exploiteur* s'y mettra, qui se parera d'un plumage étranger et le présentera au monde. Il y en a eu et il y en aura encore de ceux qui veulent acheter à Leroux une invention dont celui-ci ne veut plus. Outre deux volumes sur l'hydr. [?] il y a une quantité de ses articles dans *l'Encyclopédie* et dans la *Revue* (2), où a paru « Consuelo » ! Dans tout ce qu'il a écrit il y a de la suite. On trouve dans la *Revue* plusieurs discours de lui qui ont été très appréciés, mais dont quelques-uns ne sont pas terminés. Tout cela était sur la table au square d'Orléans. Que vous dire encore ? Que M^{me} Viardot est déjà partie pour le Rhin, où Meyerbeer l'a invitée au nom du roi de Prusse, de même que Liszt, Vieuxtemps, etc. Le roi et la reine y recevront la reine d'Angleterre, qui est déjà partie pour l'Allemagne avec son époux, le prince Albert. Mendelssohn est aussi à Coblenz, occupé des préparatifs musicaux pour son roi, car la reine Victoria sera reçue à Stolzenfels (3). Liszt veut qu'on lui crie : *er lebe* ! (Vive Liszt !) On attend aussi des têtes couronnées à Bonn, où on élève un monument à Beethoven. Là on vend des cigares : *véritables cigares à la Beethoven*, qui sans doute n'a jamais fumé que des pipes de Vienne ; et on a déjà vendu tant de meubles, de vieux bureaux et de vieilles étagères de Beethoven, que le pauvre compositeur de la *Symphonie pastorale* aurait dû, de son vivant, faire en grand le commerce de meubles. Ceci me rappelle le concierge de Ferney, qui a vendu un nombre infini de cannes de Voltaire. M. Blanqui, professeur, ancienne connaissance de Calasante, a été décoré par la jeune reine d'Espagne à son retour de Madrid, où il avait été envoyé avec M. Salandrouze, fabricant des célèbres tapis d'Aubusson, pour étudier l'industrie de ce pays. Voilà une chose qui n'est d'aucun intérêt pour personne, mais elle m'est venue en tête parce que Calasante connaissait le personnage. Et Laure (4), où pense-t-elle aller ? Je plains Antoine

(1) Chopin fait ici allusion à G. Sand.

(2) *Revue indépendante*.

(3) Stolzenfels, ancien manoir aux environs de Coblenz, détruit à la fin du xvi^e siècle par les Français, reconstruit vers 1840 d'après les plans de Schinkel. C'est une propriété du roi de Prusse.

(4) Chopin parle ici probablement de la comtesse Laure Czosnowka, à laquelle il a dédié les mazurkas, op. 63.

Wodz[inski] (1), qui va en être à son second rejeton. Méry sait sans doute que sa jeune amie a été malade et qu'elle va mieux ; c'est ce que m'a dit le mari de feu M^{me} Dupont, quand j'étais encore à Paris.

Il m'est agréable d'apprendre que Nowak[owski] joue ma berceuse ; il me semble que je l'entends d'ici. Embrassez-le. La sonate dédiée à Els[ner] a paru à Vienne chez Haslinger, du moins il m'en a envoyé lui-même à Paris, il y a quelques années, une épreuve imprimée ; mais comme je ne la lui ai pas renvoyée corrigée, et lui ai fait dire seulement que je voudrais y changer beaucoup de choses, je suppose qu'il en aura arrêté l'impression, ce qui me serait fort agréable, car il est trop tard maintenant pour une musique de ce genre ; c'était bon il y a 14 ans. Oh ! comme le temps passe ! Je ne sais comment je m'y prends, mais je ne fais rien qui vaille, et pourtant je ne chôme pas ; je ne me traîne pas d'un coin à l'autre, comme je le faisais avec vous autres ; je passe des journées et des soirées entières dans ma chambre.

Je dois cependant terminer quelques manuscrits avant de quitter cet endroit, car il m'est impossible de composer en hiver. Après votre départ je n'ai écrit que cette sonate (2). Maintenant, à l'exception de nouvelles mazurkas, je n'ai rien de prêt pour l'impression, et pourtant il le faudrait.

On entend passer les diligences de l'autre côté du jardin, est-ce que l'une d'elles ne s'arrêtera pas pour vous en laisser descendre ?

Ecrivez-moi franchement si le conseil de Marjolin a fait du bien à Louise, et si Antoine est tout à fait bien portant. Ma petite mère m'amuse avec tous ses détours. Je dirai pourtant que, ne connaissant pas son état de santé actuel, je n'ose insister pour l'hiver, à cause de son rhumatisme. Je remets ma joie entre vos mains, votre sagesse décidera ; mais je proteste de toute mon âme contre toute espèce de détours. Du reste, si ma petite mère était souffrante ici, et moi également, Isabelle viendrait nous soigner tous les deux, son mari viendrait la reprendre, et après eux, vous autres. Suzanne aidée de Lutynska ferait le ménage. Voilà tout. Dis donc à ton mari, Louise, qu'il ajoute quelques mots à tes lettres, pas grand'chose, un petit bonjour : il me manque dans vos lettres. Qu'il ajoute chaque fois le *numéro* de votre maison : je ne peux jamais le retenir, ni celui d'Antoine. Je les ai par écrit, mais à Paris ; d'ici je dois toujours adresser mes lettres avec toutes sortes de *circonlocutions*. Il faut avoir la tête bien dure pour écrire tant de fois et ne se rappeler jamais votre numéro.

Je viens de rentrer d'une promenade avec Sol, qui m'a joliment secoué dans son cabriolet, en compagnie de Jacques. On appelle Jacques un énorme chien de très belle race, que mon hôtesse a reçu pour remplacer le vieux Simon, qui, cette année, a beaucoup vieilli et a une patte paralysée. Ce chien est adorable et moins terrible qu'il ne paraît. C'est l'ami inséparable du gros Coco, quoiqu'il soit d'une race superbe en son genre. Quand il pleut, il saute dans le cabriolet et s'étale de telle sorte que sa tête se mouille d'un côté, et sa queue de l'autre, malgré la pose ingénieuse qu'il prend pour s'abriter ; mais il est trop grand pour tant de confort.

Mon hôtesse est en ce moment au village avec son voisin, le cher docteur ; ils

(1) Antoine Wodzinski, frère de Marie, fiancée de Chopin.

(2) Chopin parle de la sonate dont il a déjà fait mention dans une lettre précédente ; c'est la sonate en *si mineur*.

sont allés chez une malade qui veut à toute force, malgré sa fièvre, se rendre à quelques lieues d'ici pour consulter la femme qui *remet les fourchettes de l'estomac* ; on ne parvient pas à l'en dissuader.

On m'a écrit de Paris que le violoniste Artôt est mort. Ce garçon si fort et si robuste, si large d'épaules, et tout en os, est mort de la phtisie à Ville d'Avray, il y a quelques semaines. Avant mon départ je suis allé à Ville-d'Avray (vous y avez passé en allant à Versailles) pour voir ma filleule, la petite Albrecht (1) ; j'étais accompagné de M^{me} Damoreau (2). C'est elle qui a soigné Artôt, et alors déjà elle me disait qu'il était très mal. Je plains M^{me} Damoreau parce qu'elle lui était très attachée. Ils ont fait ensemble, l'année dernière, un voyage en Amérique.

Personne n'aurait deviné, en nous voyant tous les deux, que ce serait lui qui mourrait le premier, et de la phtisie encore ! Jean, selon son habitude, sonne depuis un quart d'heure pour le dîner. Mon hôtesse lui a promis que s'il sonnait encore si longtemps, elle lui verserait un jour de l'eau froide sur la tête.

Il faut que je me rase, ma barbe est trop longue, j'abandonne donc encore une fois cette lettre. Je me suis rasé, mais je n'en suis pas plus gras, quoiqu'on m'affirme ici que j'ai pris de l'embonpoint ; je suis pourtant loin encore de feu M. Okolow.

Embrassez sa belle-sœur (si je ne me trompe), celle avec laquelle j'ai maintes fois joué à quatre mains, rue Miodowa, où je rencontrais souvent M^{lle} Czayk. Parlez-moi de mes filleuls. Embrassez les Pruszk. Une poignée de mains à Apolinari, mon vieux camarade. Dites à Elsner qu'il vienne à Nériss pour y soigner sa jambe. Est-ce que Dobrzynski part pour Paris ? Je crois bien qu'il a eu du succès chez Meyerbeer. Je suis content de savoir que vous entendrez la Symphonie de David (3). A part quelques chants véritablement arabes, le reste ne vaut que par les effets d'instrumentation. Mais ce qui m'étonne, c'est que pour cela on emploiera chez vous les costumes, tandis qu'ici on l'exécute en fracs noirs, assis sur des tabourets, devant les pupitres, ou la partition en main. Les plus grands admirateurs de David n'ont peut-être pas pensé à cela (le nombre de ces admirateurs diminue de plus en plus, comme cela arrive après un semblable *engouement*). Remarquer le chant du muezzin (on appelle ainsi celui qui, d'heure en heure, chante, suivant l'usage, les prières arabes du haut de la tour de la Mosquée). C'est à cela que les Arabes d'Algérie, au premier concert donné ici, hochaient la tête et souriaient avec plaisir. Bientôt je vous écrirai de nouveau que je vous aime sincèrement. Je voudrais vous écrire quantité de choses, mais je ne sais par quel bout commencer ; je voudrais faire la causerie par écrit, comme nous le faisons chaque matin, dans la chambre à côté, assis devant notre chocolat.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

P. S. — Le bon Franchomme m'a écrit et se rappelle à votre souvenir.

[M^{me} Sand ajoute :] Bonjour, ma chérie, on vous aime, on vous embrasse tendrement ; soyez bénie du bon Dieu toujours.

(1) Le père de cette filleule de Chopin, T. Albrecht, était attaché à l'ambassade de Saxe à Paris, et négociant en vins. Il entretenait des relations d'amitié avec Chopin pendant tout le temps du séjour de Chopin à Paris.

(2) M^{me} Damoreau Cinti, célèbre cantatrice, débuta au grand Opéra à Paris. Chopin, dans sa lettre à Woyciechowski (Niecks, I, 234), dit qu'il estime plus son chant que celui de la Malibran.

(3) Chopin fait allusion à la symphonie de David, intitulée le *Désert*, dans laquelle l'auteur tâche de rendre ses impressions de voyage en Orient.

[Chopin continue :] On n'a pas voulu laisser partir ma lettre sans un mot. Elle est si bonne, si bonne pour tous ! M. Brunel, l'ingénieur français qui a créé le projet d'un tunnel sous la Tamise, vient d'ajouter, au nombre de ses importants travaux, une nouvelle locomotive qui permettra de parcourir 50 milles anglais à l'heure. Cette machine doit être à 8 roues. Cela ne rendra pas le chemin de fer plus agréable.

Sol, qui vient de m'apporter du chocolat à grignoter, me fait écrire qu'elle embrasse Louise. Elle a très bon cœur. Je ne m'étonne pas que tu ne connaisses pas encore *Isidore* : il n'a pas paru en volume jusqu'à présent. *Teverino* commencera à paraître le mois prochain en feuilleton, dans le journal *La Presse*. Remarquez que le feuilleton n'a rien de commun avec le corps du journal, qui, en beaucoup de choses, a des opinions tout à fait opposées.

LETTRE VII

Paris, vendredi, 12 décembre [1845] (1).

MES BIEN-AIMÉS,

J'ai reçu votre dernière lettre, dans laquelle vous m'écrivez que vous vous portez bien, à l'exception de Bartek, qui pourtant va mieux ; vous dites que ma petite maman supporte assez bien l'hiver. Ici il ne fait pas encore bien froid, mais sombre et humide. M^{me} S[and] est rentrée depuis mardi avec son fils et sa fille ; quant à moi, il y a aujourd'hui quinze jours que je suis ici. D'ordinaire, vous vous en souvenez, je rentre plus tôt ; cette année d'autant plus, puisque je devais renvoyer Jean et chercher un autre domestique. Depuis un an il voulait chaque mois me quitter, pleurant et protestant toujours qu'il m'aimait beaucoup ; jamais je ne l'aurais renvoyé, mais il impatientait déjà *les autres*. Les enfants se moquaient trop de lui, je ne pouvais le garder plus longtemps pour moi seul. Jusqu'à la fin il a cru qu'on renverrait Suzanne ; malgré cela il voulait chaque jour me quitter. Pour moi c'était une grande affaire, car il me fallait quelqu'un de très honnête ; mais mon ami Albrecht m'a trouvé un Français, nommé Pierre, très comme il faut, adroit et très fidèle, j'espère ; il a servi 7 ans chez les parents de ma valse en *mi b majeur* (chez les Horsford) (2). Il est très propre, un peu lent, et ne m'impatiente pas encore. Cela intéressera peut-être Louise, qui connaît Nohant, de savoir que Luce, la fille de Françoise, est ici, de même que Suzanne avec sa maîtresse, ou plutôt Solange. A propos de tout ce que Louise me demande dans sa lettre, rien n'est vrai et ne ressemble à rien du tout. L. R. [Leroux] se porte très bien, ses enfants ont été malades de la rougeole. Maurice allait partir dans quelques jours, mais à cause du mauvais temps il n'ira

(1) D'après le calendrier du siècle, le 12 décembre tombait un vendredi dans les années 1834, 1845 et 1851, de même que le 21 décembre tombait un dimanche (cette date du 21 décembre est citée dans la seconde partie de la lettre). Il ne peut exister de doute que cette lettre ait été écrite en 1845. Les mazurkas dont parle Chopin, et qui parurent chez Stern, en sont la preuve.

(2) La valse en *mi bémol majeur*, op. 18, fut dédiée à Mlle Laure Horsford.

pas chez son père, qui, pendant tout l'été, n'a pas quitté ses propriétés de Gascogne.

Ne croyez jamais aux méchants bruits ; il y a beaucoup de personnes au monde qui ne peuvent voir tranquillement le bonheur des autres.

Avant mon arrivée ici, et après mon départ de Nohant, M^{me} S[and] est allée à Chenonceaux, près de Tours, chez ses cousins de Villeneuve. Chenonceaux est un château très connu dans toute la France, bâti au temps de François I^{er} par le fameux traitant (banquier d'alors) Thomas Boyer, qui a mis beaucoup de temps à la construction. Ce château domine la rivière le Cher. Sous les arcades sur lesquelles s'élève le château, il y a d'immenses cuisines ; vous pouvez par là vous faire une idée de l'énormité du bâtiment. François I^{er}, après avoir dépossédé le banquier de ce château, l'habita, et on y trouve encore beaucoup de souvenirs de son temps. Plus tard, Catherine de Médicis en fit sa résidence habituelle. Dans les *Huguenots* qu'on donne à Paris, les décors du second acte viennent de ce château ; je crois que Louise a vu cela.

La femme de *notre Valois* (1) y a aussi passé le temps de son veuvage. Tous les appartements sont conservés avec les meubles du temps, ce qui doit coûter très cher d'entretien. Sous Louis XV, ou peut-être même sous la Régence, M. Dupin de Francueil, chez qui Rousseau fut secrétaire, devint possesseur du château après les Vendôme. Ce M. Dupin est l'aïeul de M^{me} S[and], c'est celui dont le portrait se trouve à Nohant, au-dessus de la cheminée, dans la grande salle d'en bas, près de la salle à manger. M^{me} Dupin, sa première femme, était célèbre par son esprit et sa beauté, et de son temps tout ce que le siècle eut de gens d'esprit fréquenta son salon : on y rencontrait Voltaire, Mably, etc.

Ily a aussi à Chenonceaux beaucoup de manuscrits de Montesquieu Rousseau, dans ses *Confessions*, parle de M^{me} Dupin de Francueil. On garde encore au château des coffres entiers, pleins de sa correspondance avec elle ; ce sont des documents très curieux, qui sans doute ne seront jamais publiés. M^{me} S[and] a trouvé quelques manuscrits de M^{me} Dupin, très intéressants, paraît-il, surtout admirablement écrits. C'est là également que pour la première fois, dans le théâtre du château, fut joué l'opéra de Rousseau (*Le Devin de Village*), dont l'ouverture, dit-on, est l'œuvre de M. Francueil. Vous savez, je suppose, que Rousseau a fait un poème, mis par lui en musique, qui eut un grand succès il y a soixante-dix ans. Certains passages de cet opéra ont réussi et sont assez connus en France.

Je vous ai parlé de Chenonceaux, parlons maintenant de Paris. Voici les Gavard qui saluent gentiment Louise et Iedr[e]wicz (il envoie à Louise un *Massillon* de sa façon) ; les Franchomme saluent aussi. J'ai été dîner de côté et d'autre avant l'arrivée de M^{me} S[and], et nous avons beaucoup parlé de vous.

Voilà que je recommence mon moulin.

Aujourd'hui je n'ai donné qu'une leçon, et c'est à M^{me} Rothschild ; j'en ai refusé deux autres, car j'avais autre chose à faire. Mes nouvelles mazurkas ont paru à Berlin, chez *Stern*, je ne sais donc si elles vous parviendront, car d'ordinaire vous recevez votre musique de Leipzig. Elles ne sont dédiées à personne. Maintenant je voudrais terminer une sonate pour violoncelle, une barcarolle et

(1) On sait que Henri III de Valois fut un instant roi de Pologne, c'est pourquoi Chopin, en parlant de lui, dit : « Notre Valois. »

quelque chose encore que je ne sais comment nommer (1) ; mais je doute que j'en aie le temps, parce que déjà commence le tumulte. De toute part on me demande si je ne donnerai pas de concerts, mais j'en doute. Liszt est arrivé de la province où il a donné des concerts ; j'ai trouvé aujourd'hui sa carte à la maison.

Meyerbeer est également ici. Je devais aller aujourd'hui à une soirée chez Léo (2) afin de l'y rencontrer, mais nous allons à l'opéra, au nouveau ballet (nouveau pour M^{me} S[and]) : *Le diable à quatre*, où l'on voit nos costumes nationaux. Je vous écrirai samedi matin, après le ballet. A l'Opéra rien n'a changé ; on y donne tout ce qu'on y donnait quand vous étiez ici ; nous n'avons rien vu de plus, ni les Italiens, où on entend la musique de Verdi, ni M^{me} Dorval, dans le nouveau drame *Marie-Jeanne*, qui doit être un de ses meilleurs rôles.

Nous avons aujourd'hui le 17 décembre. J'ai interrompu ma lettre et n'ai pu la reprendre jusqu'à présent. Il fait depuis ce matin très laid et très sombre. Ce soir, au grand Opéra, a lieu la première représentation de l'opéra de Balfe, l'auteur des *Quatre fils Aymon* ; je crois que nous avons vu cela ensemble à l'Opéra-Comique. Le titre de ce nouvel opéra est *l'Etoile de Séville*. C'est le *Cid*, non celui de Corneille, mais d'après *Calderon*. Le libretto est de M. Hippolyte Lucas, médiocre écrivain, feuilletoniste. On n'en attend pas grand'chose. *Balfe* est un *Anglais* ; il a été en Italie et a traversé la France. Demain aux Italiens on donne *Gemma di Vergi*. Hier nous avons été, y compris Luce, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait le nouveau drame, pas très fameux, de M. Dennery, dans lequel M^{me} Dorval joue admirablement. Le titre de ce drame est *Marie-Jeanne*. C'est une jeune fille du peuple qui épouse un artisan ; son mari par sa mauvaise conduite la laisse dans la misère avec son fils au berceau. Pour sauver de la mort l'enfant qu'elle ne peut nourrir, et poussée par le désespoir, elle le porte aux *Enfants trouvés*. Cette scène est extraordinairement rendue. Tout le monde beugle ; on n'entend dans la salle que le bruit des nez qu'on mouche. Depuis sa jeunesse M^{me} Dorval n'a pas eu de rôle de cette force, c'est-à-dire depuis celui qu'elle remplissait dans la pièce *Dix ans de la vie d'un joueur*.

Dimanche, 21 décembre. — Depuis le moment où j'ai écrit ces dernières lignes, j'ai été à l'opéra de Balfe ; ce n'est pas du tout fameux. On y chante le mieux du monde ; cela me faisait même de la peine de voir *gaspiller* de telles ressources, tandis que Meyerbeer, qui était tranquillement assis dans sa loge tout en écoutant et lisant le libretto, a deux opéras tout prêts : *Le Prophète* et *l'Africaine*, tous les deux en cinq actes. Mais il ne veut pas les donner à l'Opéra sans une nouvelle cantatrice ; or M^{me} Stolz, qui gouverne le directeur, n'en admettra pas une meilleure qu'elle. Les décors sont magnifiques, les costumes très riches.

J'ai envoyé par Glücksberg deux volumes : l'Ancien et le Nouveau Testament, avec des gravures anglaises pour Louise et Isabelle. Ces gravures ont passé ici pour très belles ; ce sont des tableaux des maîtres les plus célèbres de l'ancienne

(1) La barcarolle (op. 60) fut imprimée à la fin de 1846 ; la sonate pour violoncelle, en *sol mineur*, op. 65, seulement à la fin de 1847. Je ne pense pas me tromper en supposant que la troisième composition, dont Chopin dit : « Quelque chose encore que je ne sais comment nommer » est la « Polonaise fantaisie » en *la b majeur*, op. 61, qui parut à la fin de 46, en même temps que la barcarolle.

(2) Auguste Léo, banquier parisien, fut, selon l'expression de Moscheles, « l'ami et le protecteur de beaucoup d'artistes ». (Niecks, II, 22.)

et de la nouvelle école : Raphaël, Rubens, Le Poussin. Beaucoup de ces tableaux se trouvent au Louvre ; Louise se souvient peut-être de les y avoir vus ? A Antoine, qui n'a pas d'enfants, j'ai envoyé un petit volume des dessins de *Gavarni*, dessins *des enfants terribles*, etc..., afin qu'il s'amuse et se rappelle une légère plaisanterie d'ici. Pour Calasante, il y a des proverbes dessinés par *Grandville*. C'est *Grandville* le premier qui a commencé sa carrière par ce genre, et personne mieux que *Gavarni* ne l'a compris. Je suppose que vous avez vu le *Lafontaine* de *Grandville* ?

24 décembre. — Vous voyez si on peut avoir ici la tête à soi avant la nouvelle année. La sonnette d'entrée ne cesse pas son vacarme. Aujourd'hui tout le monde dans la maison a un rhume de cerveau. Rien d'étonnant à ce que je tousse d'une façon insupportable ; mais mon hôtesse est tellement enrhumée, et a un si grand mal de gorge, qu'elle ne peut sortir de sa chambre, ce qui met sa patience à bout.

D'ordinaire plus on a de santé, moins on a de patience dans les maux physiques. A cela pas de remède, la raison même ne sert à rien. Tout Paris cette semaine ne fait que tousser. La nuit dernière il y a eu une effroyable tempête avec tonnerre et éclairs, grêle et neige. La Seine est énorme ; le froid n'est pas grand, mais l'humidité est insupportable.

Klengel (1) de Dresde est arrivé, ainsi que M^{me} Niesiolowska. Klengel est venu chez moi ; j'ai promis d'aller voir M^{me} Nies. Peut-être ne faut-il pas en parler trop haut. Liszt aussi est venu chez moi, il s'extasiait sur M^{me} Calergi (2), et, d'après ce que j'ai appris, je vois qu'on a parlé plus qu'il ne fallait.

Le frère de M^{me} Titus a été ici ; il va mieux ; il est parti pour l'Italie. Il m'a beaucoup parlé de Titus, je me suis attaché à lui. Embrassez Titus de ma part. Vous avez, je suppose, déjà vu Gutmann ? Laski, que j'ai rencontré à l'Opéra, pourra aussi vous dire qu'il m'a vu bien portant.

Ici la nouvelle année ne s'annonce pas bien à cause du mauvais temps ; les marchands se plaignent qu'il n'y a pas autant de *flâneurs* qu'à l'ordinaire. Quant à moi, je ne suis pas encore allé en ville pour mes emplettes. Il faut que je trouve quelque chose pour ma filleule ; en attendant, mon filleul, cette année, n'aura rien, mais aussi pourquoi est-il si loin ? Je serais bien heureux de lui laisser un jour une forte succession, mais ce n'est guère dans ma nature. J'y penserai un jour, quand je serai au lit et que je ne pourrai m'endormir.

J'ai un peu essayé avec Franchomme ma sonate pour violoncelle, et cela va

(1) Auguste-Alexandre Klengel, pianiste et excellent contrepointiste, établi à Dresde, où Chopin fit sa connaissance en allant à Prague, en 1829. Dans ses lettres de Prague à ses parents, écrites pendant son second séjour dans cette ville, le 21 novembre 1830, Chopin fait mention de Klengel et de M^{me} Niesiolowska. En parlant de son séjour à Dresde, Chopin écrit : « Klengel m'a donné une lettre pour Vienne, où j'irai plus tard ; chez M^{me} Niesiolowska, il a bu du champagne à mes succès ; elle-même me choyait et ne savait où me placer, enfin elle voulut m'appeler « Chopski. » (Maurice Karasowski, *Frédéric Chopin*, sa vie, ses lettres, ses œuvres (zycie, listy, dziela), Varsovie, Gebethner et Wolff, 1882, vol. I, p. 209.)

(2) M^{me} Marie Kalergis, née comtesse de Nesselrode, était la nièce du diplomate Nesselrode. Sa mère, née Gorska, était d'origine polonaise, c'est pour cela que M^{me} Kalergis savait le polonais. Elle épousa en secondes noces le colonel Muchanoff, qui remplit à Varsovie les fonctions de grand-maître de police, y fut président du théâtre et régisseur des palais impériaux. M^{me} Kalergis était d'une beauté extraordinaire, très intelligente et fort instruite ; elle fit beaucoup pour rehausser le goût de la musique à Varsovie, contribuant à l'organisation des concerts et protégeant les artistes. Elle est enterrée à Varsovie, au cimetière des Powazki.

bien. Je ne sais si j'aurai le temps cette année de la faire imprimer. L'oncle de M^{me} Frédéric m'a fait dernièrement une visite. C'est un homme très digne, que j'aime beaucoup ; il a rajeuni, il joue du violon, m'a-t-il dit, comme au temps de sa jeunesse, et ne tousse pas. Il est vigoureux, agréable, spirituel ; il se tient très bien, très droit ; ne porte pas perruque et n'a que ses beaux cheveux blancs : en un mot, il est si beau encore que les jeunes gens d'à présent, à côté de lui, pourraient passer pour des vieillards. Il y a bien longtemps que Méry ne m'a écrit ; je ne sais ce qu'il devient, peut-être est-il malade le cher ami !

C'est aujourd'hui la veille de Noël ; nos chères étrennes (1) ! Ici on ne connaît pas cela. Comme d'ordinaire on dîne à 6, à 7 ou à 8 heures ; dans quelques maisons étrangères seulement on conserve nos usages. Hier, par exemple, M^{me} Stockhausen n'était pas à dîner chez les Perthuis (chez ma sonate), parce qu'elle était occupée des préparatifs d'aujourd'hui pour les enfants. Toutes les maisons protestantes observent la Vigile de Noël, mais le Parisien ordinaire ne voit aucune différence entre hier et aujourd'hui. Ici la Vigile est triste, car les malades ne veulent aucun médecin ; c'est un rhume extraordinairement fort ; on s'est couché pour tout de bon. Chacun maudit Paris à cause de son climat, et on oublie qu'à la campagne, en hiver, c'est encore pire ; du reste, l'hiver est partout l'hiver. C'est une couple de mois difficiles à passer. Je me demande souvent comment les gens impatients peuvent vivre sous un ciel plus inclément encore que celui-ci. Parfois je donnerais quelques années de ma vie pour une heure ou deux de soleil. J'ai déjà survécu à tant de gens plus forts et plus jeunes que moi, qu'il me semble que je suis éternel. La fille de Vernet, mariée à Delaroche (auteur de l'hémicycle du Palais des Beaux-Arts), est morte il y a quelques jours. Tout Paris la regrette. C'était une personne d'un esprit très délicat, jeune, belle, quoique très mince. Elle recevait dans son salon tout ce qu'il y a à Paris de remarquable, était adorée de tous, et possédait dans son intérieur le bonheur, la fortune et le respect. Son père menait le deuil et pleurait comme un veau ; un moment on a cru que la mère en deviendrait folle.

26 décembre.

Hier et aujourd'hui M^{me} S[and] garde le lit ; elle a mal à la gorge. Elle va un peu mieux ; dans quelques jours, sans doute, tout ira bien ; en attendant, je n'ai pas le temps de continuer à vous écrire. Sol est aussi enrhumée, mais je le suis plus qu'eux tous. Je vous embrasse très tendrement. Ne vous inquiétez jamais de moi. Dieu étend sur moi sa grâce. Je vous aime tous et vous souhaite une bonne année, ainsi qu'à toutes mes connaissances.

F. C[HOPIN].

M^{me} S[and] embrasse Louise. Je vous envoie le billet de M^{lle} de Rozières. Je n'ai pas le temps de relire ce que j'ai écrit.

(1) En Pologne, la vigile de Noël est observée avec une grande solennité. On se réunit en famille, et, après un long repas traditionnel, on offre à chacun ses étrennes.

LETTRE VIII

[La feuille sur laquelle est écrite la lettre suivante porte le cachet imprimé G. S.]

Dix fois recommencée, j'envoie cette lettre aujourd'hui. J'y joins un mot de mon hôtesse pour Louise.

Dimanche, 11 octobre 1846.

Ch[âteau] de Nohant. Devant la petite table, auprès du piano.

MES BIEN-AIMÉS !

Sans doute vos vacances sont finies ! Tout le monde est de retour à la maison, ma petite Maman est revenue de chez M^{lle} Joséphine, Louise de chez les Ciech [omski], et les Antoine du Jardin des eaux minérales, avec une provision de santé pour tout l'hiver. Ici l'été a été si beau qu'on ne se souvient pas d'en avoir eu un pareil, et quoiqu'il ne soit pas très fructueux, et que dans beaucoup de contrées on craigne l'hiver, cependant on ne se plaint pas, car la vendange est admirable. En Bourgogne elle est plus belle encore qu'en 1811, quant à la qualité, mais non quant à la quantité. Hier mon hôtesse a fait des confitures avec du raisin appelé ici raisin d'Alexandrie. Ce sont de très gros grains, forme *muscat*, qui ne mûrissent pas entièrement dans ce climat, c'est pourquoi ils sont parfaits pour les confitures. Mais pour ce qui est des autres fruits, il n'y a pas grand'chose. En revanche, le feuillage est épais, très vert encore, et il y a beaucoup de fleurs. Nous avons un nouveau jardinier ; le vieux Pierre, que les Iedrzejewicz ont connu, a été renvoyé malgré ses quarante années de service (il servait du vivant encore de la grand'mère), ainsi que l'honnête Françoise, mère de Lucie : les deux plus anciens serviteurs ! Fasse le ciel que les nouveaux plaisent davantage au jeune homme et à la cousine. Sol, qui a été fortement indisposée, est tout à fait bien portante, et qui sait si dans quelques mois je ne vous écrirai pas qu'elle épouse le jeune et beau garçon dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre ! Tout l'été s'est passé en différentes promenades et excursions dans les contrées inconnues de la Vallée Noire. Je n'étais jamais de la partie, parce que ces choses me fatiguent plus qu'elles ne valent. Quand je suis fatigué, je ne suis pas gai, cela déteint sur l'humeur de chacun, et les jeunes n'ont aucun plaisir avec moi. Je ne suis non plus allé à Paris, comme je croyais le faire, mais j'ai eu une très bonne occasion et très sûre pour envoyer mes manuscrits de musique ; j'en ai profité et n'ai plus besoin de me déranger. Dans un mois je pense être de retour au Square, où j'espère trouver encore Nowak[owski] ; je sais par M^{lle} de Rozières qu'il a déposé sa carte chez moi. Je voudrais bien le voir ; malheureusement ici on ne le veut pas. Il va me rappeler bien des choses. Avec lui, au moins, je parle notre langue, car ici je n'ai plus Jean, et depuis le départ de Laure je n'ai pas dit un mot de polonais. Je vous ai parlé aussi de Laure. Quoiqu'on lui ait témoigné de l'amabilité, on n'a pas gardé d'elle un bon souvenir. Elle n'a pas plu à la cousine, et par conséquent au fils ; de là des plaisanteries, d'où on passa aux grossièretés, et comme cela ne me plaisait pas, il n'est plus question d'elle du tout. Il faut être une bonne âme comme Louise pour avoir laissé ici un bon souvenir à chacun.

Mon hôtesse m'a dit souvent devant Laure : « *Votre sœur vaut cent fois mieux que vous.* » A quoi je répondais : « *Je crois bien.* » Qu'Isabelle m'écrive si les parents d'Antoine vivent encore, ainsi que toutes les nouvelles de ce genre. Jean m'a écrit après un silence de 8 années, en se plaignant de ne m'avoir jamais entendu, et me disant que maintenant il travaille comme il peut et fait son possible pour tirer du profit de l'instruction qu'il a reçue autrefois à Grignon. Il se porte bien et est rempli de bonnes intentions ; il ne quitte pas la Gascogne, où il travaille. Je lui ai écrit et veux encore le faire. Le soleil aujourd'hui est admirable ; on est allé à la promenade en voiture, je n'ai pas voulu accompagner, et je profite de ce moment pour être avec vous. Le petit chien « Marquis » me tient compagnie, il est couché sur le sofa. C'est une créature étrange : son poil est comme du marabout, tout blanc ; chaque jour M^{me} S[and] le soigne elle-même ; il est aussi spirituel qu'un chien puisse l'être. Il y a en lui des choses originales, à ne pouvoir comprendre, par ex. il ne mangera, ni ne boira dans un ustensile doré : il avance la tête, puis la détourne s'il peut.

J'ai lu dans la *Presse*, entre autres noms, celui de mon filleul, assistant à Francfort au congrès des savants qui s'occupent des prisons. S'il poussait jusqu'à Paris, je serais bien heureux de le voir ; j'écirai même à M^{lle} de Rozières que, si elle trouve sa carte chez mon concierge, elle me le fasse immédiatement savoir. Parmi toutes les nouvelles vous savez depuis longtemps, sans doute, que M. Leverrier a trouvé une nouvelle planète. Leverrier, du haut de l'Observatoire de Paris, ayant remarqué certaines irrégularités dans la planète Uranus, les a attribuées à une autre planète, encore *inconnue*, dont il a décrit l'éloignement, la direction et la grandeur ; en un mot, tout ce que M. Galle à Berlin et maintenant [Adam] (1) à Londres ont remarqué à leur tour. Quel triomphe pour la science de parvenir, par le calcul, à une semblable découverte ! A la dernière séance de l'Académie des Sciences, M. Arago a proposé d'appeler la nouvelle planète « Leverrier ». M. Galle a écrit de Berlin que le droit de lui donner un nom appartient à M. Leverrier, mais il propose de l'appeler Janus. M. Leverrier préférerait Neptune. Cependant, malgré un certain nombre de membres de l'Académie, beaucoup désiraient que la planète portât le nom de celui qui l'a découverte et qui, par une puissance de calcul extraordinaire, a accompli des choses inouïes jusqu'à présent dans les fastes de l'astronomie ; et de même qu'il y a les comètes Vico, Hind, et qu'à Uranus on avait donné le nom de Herschel, pourquoi n'y aurait-il pas une planète Leverrier ? Le roi l'a aussitôt créé officier de la Légion d'honneur. Vous connaissez certainement aussi l'invention de la poudre de *coton* par M. Schönbein. La curiosité générale est éveillée, mais personne ne l'a encore vue. A Londres, des expériences accomplies en présence du prince Albert, époux de la reine, ont démontré que la force de cette poudre est plus grande que celle de l'autre ; qu'elle ne donne pas de fumée, ne noircit ni ne salit, et qu'elle ne perd pas sa force quand, après avoir été plongée dans l'eau, on l'a séchée. L'explosion est beaucoup plus rapide que celle de la poudre ordinaire, car posée sur cette dernière, la nouvelle éclate, tandis que l'autre ne s'allume même pas. Mais je vous parle de choses scientifiques comme si vous n'aviez pas Antoine ou Belza.

(1) Il est probable qu'au moment où Chopin écrivait, il avait oublié le nom de l'astronome anglais, car il laissa le nom en blanc. Puis il aura oublié de remplir l'espace, qui resta vide.

Souhaitez de ma part, à ce dernier, le plus parfait bonheur dans sa nouvelle position. Mon Dieu, comme Matusz[ynski] s'en serait réjoui ! Il ne se passe pas de jour où je ne pense à lui. En ce moment je n'ai à Paris aucun de mes camarades d'école. Mais à propos de découvertes, en voici encore une qui est davantage de mon domaine. M. Faber, de Londres, professeur de mathématiques et mécanicien, a exposé un automate, construit d'une manière très spirituelle, qu'il a nommé Euphonie ; cet automate prononce assez distinctement, non un mot ou deux, mais de longues phrases, et de plus il chante un air de Haydn et le *God save the Queen*. Si les directeurs d'opéras pouvaient avoir beaucoup d'androïdes de cette espèce, ils n'auraient plus besoin des choristes qui coûtent cher et causent beaucoup d'embarras. C'est une chose étrange qu'on arrive à ce résultat à l'aide de *leviers, soufflets, soupapes, chaînettes, tuyaux, ressorts*, etc., etc. Je vous ai parlé autrefois du canard de Vaucanson, qui digérait ce qu'il mangeait ; Vaucanson aussi a créé un androïde qui joue de la flûte. Mais aucune machine jusqu'à présent n'avait chanté les paroles du *God save the Queen*. Depuis deux mois l'Euphonie est exposée à l'*Egyptian* (Hall c'est un endroit, Bartek doit le savoir, consacré à toutes sortes de curiosités). On prépare à Londres, pour l'année prochaine, une grande rivalité d'opéras italiens. M. Salamanca, banquier espagnol, membre des Cortès à Madrid, a pris à bail un théâtre appelé Covent Garden, un des plus grands théâtres de Londres, mais qui n'a jamais joui d'un grand succès à cause de sa situation ; il est trop éloigné du beau monde. M. Lumley, directeur ordinaire du théâtre de la reine, théâtre adopté par la société londonienne comme étant plus à la mode, ne s'est pas empressé d'engager pour l'année prochaine ses chanteurs habituels ; il se fiait trop à son théâtre tendu de soie. M. Salamanca l'a prévenu, et la Grisi (1), Marrio et Persiani, en un mot tous, à l'exception de Lablache, ont été engagés par lui à des prix plus élevés. Il y aura donc deux théâtres. M. Lumley, outre Lablache, a engagé, dit-on, M^{lle} Lind et M. Pizsek (2), le meilleur Don Juan (?), comme Berlioz l'assure. Et comme la coutume élégante de Londres vaut plus que n'importe quel miracle de l'art, la saison prochaine sera bien curieuse. On dit que l'ancien opéra (celui de M. Lumley) se maintiendra, car il y a toutes les chances pour que la reine le fréquente, comme à l'ordinaire. L'Opéra de Paris n'a pas encore donné l'opéra de Rossini. Habeneck, directeur de l'orchestre, a eu une forte attaque d'apoplexie qui l'a forcé pendant quelques mois d'abandonner la direction. Maintenant il se porte bien, et M. Pilet, le directeur de l'Opéra, l'a attendu. Les Italiens ont fait à Paris leur réouverture. Le nouveau chanteur, le baryton Coletti, a débuté dans *Sémiramis* ; on dit beaucoup de bien de lui. Il est jeune, beau, et depuis longtemps célèbre par son talent autant que par ses aventures. Son père voulait en faire un prêtre, il devint acteur à Naples après avoir abandonné Rome. A Lisbonne, pendant quelques années, il a, comme on dit, tourné les têtes, et, ainsi que le bruit en a couru autrefois, deux dames se sont battues en duel pour lui. Si avec cela il chante très bien, son succès est assuré. Je doute fort qu'à Paris on se batte pour lui en duel, mais on

(1) Giulia Grisi et Fanny Tacchinardi-Persiani, célèbres cantatrices ; Giuseppe Marino, ténor ; Luigi Lablache, basse.

(2) Le lecteur rencontrera le nom de la cantatrice Jenny Lind dans la lettre d'Edimbourg, dans laquelle Chopin décrit la manière dont il fit sa connaissance. Jean-Baptiste Pizsek, Bohême d'origine, fut un excellent baryton.

le payera bien, mieux qu'en Portugal. Il a également chanté avec succès à Madrid, où l'on prépare en ce moment de grands festins pour les noces de la reine avec son cousin, et de l'infante, sa sœur, avec le duc de Montpensier, fils cadet du roi Louis-Philippe. Dumas, accompagné de M. Maquet (jeune écrivain qui écrit les feuilletons de Dumas sous sa direction), et de Louis Boulanger, peintre connu, a été envoyé à Madrid par le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, avec mission de décrire et de peindre toutes les cérémonies des deux mariages, ainsi que toutes les aventures. On parle beaucoup des cadeaux que le duc de Montp[ensier] porte à sa fiancée. La reine, très grasse, quoique jeune, prépare pour son fiancé, outre son trône, le collier de la Toison d'or en diamant, ainsi qu'une épée très riche à poignée de diamant, *dont la lame a servi à Charles III, et le bâton de capitaine général*. On prépare dix-sept carrosses superbes pour mener les jeunes couples à l'église d'Atocha, où auront lieu, en même temps, les deux mariages, et pour le voyage de Madrid à Aranjuez, comme qui dirait d'ici à Versailles. Si de pareilles descriptions vous amusent, vous les avez sans doute dans vos journaux, de Dmusczewski. Vous savez, je suppose, que l'infante n'a pas encore 15 ans et qu'elle est plus belle que la reine. Le mois prochain elle reviendra à Paris avec son époux ; on prépare un bal à l'hôtel de ville et de grands festins pour la recevoir. Quand je la verrai, je vous dirai si elle est aussi belle que la princesse de Joinville (princesse brésilienne), la plus belle de toute la famille : élancée, pâle, de grands yeux, des cheveux noirs. M^{lle} Rachel, qui, dit-on, voulait donner sa démission du Théâtre-Français à cause de sa santé, va mieux, et doit bientôt reparaître sur la scène. Vous savez que Walewski (1) a épousé M. Ricci, une Italienne dont la mère, née Poniatowska, est sœur de cet amateur de musique qui, en Italie, écrit des opéras et vient d'arriver à Paris ; Pillet lui a donné un poème à mettre en musique. Ce sera un grand opéra. Le poème est de Dumas père et fils. Dumas, quoique jeune encore, a un fils, né avant le mariage ; il est écrivain comme son père. Je ne sais pas le titre du nouvel opéra de Poniatowski (2), mais il doit être représenté cet hiver (?).

Aujourd'hui le tonnerre gronde et il fait assez chaud. Le jardinier transplante les fleurs. On a ajouté au Jardin des plantes de nouveaux terrains contigus qui ont coûté plus de 900.000 fr. ; dans le nombre il y en a qui ont appartenu à Buffon. Malgré tout, le Jardin des plantes ne sera jamais sur une élévation, ni au bord de la Vistule, comme le vôtre qui est admirablement situé. La girafe, que les Iedrz[eïewicz] ont vue, je crois, est morte. Je serais heureux de n'avoir jamais de plus tristes nouvelles à vous apprendre. Cette année j'ai reçu plus de lettres de *faire part* de mariage que de morts. Personne parmi mes connaissances n'est mort, à l'exception du vieux comte de Sabran, que j'aimais beaucoup et dont je vous ai souvent parlé il y a une huitaine d'années. Il écrivait de belles fables, ou plutôt les composait de mémoire, car il n'écrivait rien ou fort peu de chose.

(1) Alexandre comte Walewski, fils de Napoléon I^{er} et de la comtesse Walewska. Il commença sa carrière en France comme publiciste et auteur dramatique, mais en 1840 il entra dans la diplomatie, et en 1855 devint ministre des affaires étrangères. En 1860 il fut ministre d'Etat ; plus tard président du Corps législatif ; il garda cette position jusqu'en 1867.

(2) Joseph, prince Poniatowski, fils du Trésorier de Lithuanie, qui était le neveu du roi Stanislas Auguste, né en Italie. Il fut ambassadeur du grand-duc de Toscane à la cour de France. Il s'adonna en grand amateur à la musique et écrivit les opéras suivants : *Giovanni da Procida*, *Don Desiderio*, *Ruy Blas*, *Bonifacio*, ainsi que beaucoup d'autres.

Il en a imité quelques-unes de Krasicki (1). A part son enterrement, je n'ai reçu aucune autre invitation du même genre. En revanche, j'ai marié une de mes élèves à Bordeaux, une autre à Gênes, où l'on élève *maintenant* seulement un monument à Christophe Colomb, qui y est né. J'ai dû, quand j'étais là, vous décrire le palais qui porte encore son nom et son écusson. M^{me} Viardot est à Berlin avec son mari et sa mère. Cette année elle n'est pas venue ici. Elle viendra à Paris dans un mois et je la verrai certainement ; puis elle retournera pour l'hiver à Berlin, où elle est engagée. On dit également que, outre la Grisi et Persiani, Salamanca a engagé M^{me} Viardot pour l'été prochain à Londres, mais je n'ai pas appris cela directement. Je voudrais remplir ma lettre des meilleures nouvelles, mais je ne sais rien, sinon que je vous aime, et encore que je vous aime. Je joue un peu, j'écris un peu aussi.

De ma sonate avec violoncelle je suis parfois content, parfois mécontent ; je la jette dans un coin, puis je la reprends. J'ai trois mazurkas (2) nouvelles, je ne crois pas qu'avec les anciennes... [mot illisible], mais il faut du temps pour bien juger. Quand on les compose, il semble que ce soit bien ; s'il en était autrement, on n'écritait jamais. Plus tard vient la réflexion et on rejette, ou on accepte. Le temps est le meilleur juge, et la patience le meilleur maître. J'espère recevoir bientôt une lettre de vous, cependant je suis tranquille, et je sais qu'avec votre nombreuse famille il est difficile que chacun m'écrive un mot, surtout qu'à nous la plume ne suffit pas ; je ne sais même combien d'années nous devrions bavarder *pour être au bout de notre latin*, comme on dit ici. C'est pour cela que vous ne devez pas vous étonner, ni vous attrister, quand vous n'avez pas de lettre de moi, car il n'y a pas de cause réelle, pas plus que chez vous. Une certaine peine s'unit au plaisir de vous écrire ; c'est la certitude qu'entre nous il n'y a pas de paroles, à peine des faits. Mon plus grand bonheur, c'est d'apprendre que vous vous portez bien et que vous êtes tous en belle humeur. Bon courage donc ! Vous avez de charmants enfants (j'écris au pluriel, car je sais ce que les Antoine sont pour mes neveux) ; de la grand'mère [mot illisible] pas une ligne ! Pourvu que vous ayez la santé, tout ira bien. Je ne me porte pas mal, parce qu'il fait beau. L'hiver ne s'annonce pas mauvais, et en se soignant quelque peu, il passera comme le précédent, et grâce à Dieu pas plus mal. Combien de personnes vont plus mal que moi ! Il est vrai que beaucoup vont mieux, mais à celles-là je ne pense pas.

J'ai écrit à M^{lle} de Rozières qu'elle fasse poser par mon tapissier les tapis, les rideaux et les portières. Bientôt il faudra penser à mon moulin, c'est-à-dire aux leçons. Probablement je partirai d'ici avec Arago, et je laisserai pour un certain temps encore mon hôtesse à la maison ; son fils et sa fille ne sont pas pressés de rentrer en ville. Il a été question cette année d'aller passer l'hiver en Italie, mais la jeunesse préfère la campagne. Malgré cela, au printemps, si Sol ou Maurice se marient (les deux affaires sont sur le métier), ils changeront probablement d'avis. Entre nous, je crois que cela finira par là cette année. Le garçon a 24 ans et la jeune fille 18. Mais que tout ceci reste encore entre nous.

Cinq heures ! et il fait déjà si sombre que je n'y vois presque plus. Je termine

(1) Krasicki, célèbre poète et fabuliste polonais.

(2) Les mazurkas en *si majeur*, *fa mineur* et *do # mineur*, dédiées à la comtesse Czosnowska, ont été publiées dans la seconde moitié de 1847.

cette lettre. Dans un mois, quand je serai à Paris, je vous en écrirai davantage. En attendant, je suis heureux parce que je vais pouvoir parler un peu de vous avec Nowak. Embrassez Titus si vous le voyez, et votre locataire Charles, ainsi que mon filleul, quand il reviendra. Si l'année prochaine le congrès a lieu à Bruxelles (car c'est à Bruxelles qu'on a fixé les séances pour l'année prochaine), j'espère le voir, d'autant plus que le chemin de fer est depuis longtemps terminé. Parlez-moi aussi des Joseph et de toutes mes bonnes connaissances.

Je vous embrasse très sincèrement et je baise les pieds et les mains de ma petite maman.

P. S. --- Je regrette de laisser tant de papier blanc qui ne vous dira rien ; mais si je n'envoie pas cette lettre à la hâte, j'en commencerai demain une nouvelle que jamais je ne terminerai. Je l'expédie à M^{lle} de Rozières, qui glissera dedans, comme à l'ordinaire, un billet pour Louise. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

LETTRE IX

Commencée la Semaine sainte et terminée le 19 avril [1847, Paris] (1).

MES CHERS BIEN-AIMÉS,

Si on ne répond pas immédiatement à une lettre, on ne peut plus s'y mettre, et la conscience, au lieu de vous attirer vers le papier, vous en repousse.

Depuis deux mois M^{me} S[and] est ici, mais aussitôt après les fêtes elle retournera à Nohant. Sol ne se marie pas encore, et quand ils sont tous arrivés à Paris pour faire le contrat, elle n'en a plus voulu. Je le regrette, et je plains le jeune homme qui est très honnête et très épris ; mais il vaut mieux que cela soit arrivé avant le mariage qu'après. Soï-disant c'est remis à plus tard, mais je sais ce qui en est. Vous me demandez ce que je pense faire pour l'été : rien d'autre que toujours. J'irai à Nohant dès qu'il commencera à faire chaud ; en attendant, je reste ici pour donner, chez moi comme toujours, une quantité de leçons peu fatigantes. Si Titus se met en route, comme il en était question, je serai bien heureux de passer ici quelque temps avec lui. Quant à vous, mes chers Barcinski, il me semble que vous ne vous déciderez pas ; mais si vous vous décidiez, je pourrais vous rencontrer quelque part, parce que, en été, le temps ne me manque pas et je peux dépenser à ma guise le peu d'argent gagné en hiver, si ma santé le permet.

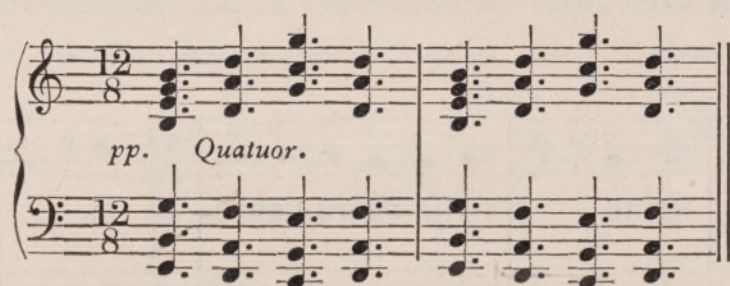
(1) Cette lettre ne porte pas de millésime. Il me semble cependant qu'on peut affirmer avec certitude qu'elle fut écrite en 1847, et cela pour les raisons suivantes : Chopin, dans sa lettre du 11 octobre 1846, écrit que bientôt, probablement, il annoncera le mariage de Solange ; il rappelle aussi que Nowakowski a déposé sa carte de visite dans son appartement à Paris, ce qui lui est annoncé par M^{lle} de Rozières. Dans la lettre suivante il décrit longuement le séjour de Nowakowski à Paris ; il rappelle également au commencement de cette lettre que le mariage de Solange est rompu. Nowakowski a été à Paris en 1841, et pendant l'hiver 1846-1847. En 1841 Solange, née en 1828, avait 13 ans, en 1846 elle en avait 18. On est donc en droit d'affirmer que cette lettre fut écrite pendant le second séjour de Nowakowski à Paris, c'est-à-dire en 1847, ce que le contenu de la lettre confirme entièrement.

La Damselle Éluée.

(M. CLAUDE DEBUSSY.)

Ce poème lyrique (1) datant de 1887, on en peut conclure aisément que c'est une des premières œuvres d'un maître aujourd'hui célèbre. Dès lors l'attitude du critique est toute trouvée ; une réserve discrète, un respect apitoyé, un indulgent sourire devant cette œuvre de jeunesse : « Dire qu'il écrivait cela en 1887 ! Que de chemin parcouru ! Que de progrès accomplis ! Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? » Et l'on ne songe pas que cette composition d'un musicien de 25 ans devait révéler une originalité singulière et un parti pris bien arrêté, puisqu'elle eut l'heur de déplaire à la délégation de l'Académie des Beaux-Arts chargée de l'examen des envois de Rome ; et l'Institut ne se trompe jamais.

Dès les premières notes, en effet, aucun doute n'était possible : une pensée libre et pure échappait à l'étreinte des règles et des formules :



Toute la grâce prime-sautière, toute l'ingénuité profonde et raffinée de M. Debussy se révélait déjà en cette calme phrase qui nous ouvre le paradis. *Pelléas* commence de même, par une lente succession d'accords parfaits ; mais le ton est bien différent ; on ne trouve rien ici de cet accent mystérieux, de cette religieuse solennité que nous avons récemment essayé d'analyser (2). Aucune voûte d'église ne pèse sur nos regards et ne nous invite à rentrer en nous-mêmes : tous les vœux sont exaucés, l'autre vie est conquise, un ciel d'azur s'ouvre devant nous, où monte, les mains jointes, une âme en prières ; c'est parmi la sereine clarté des espaces célestes que se déroulera la légende.

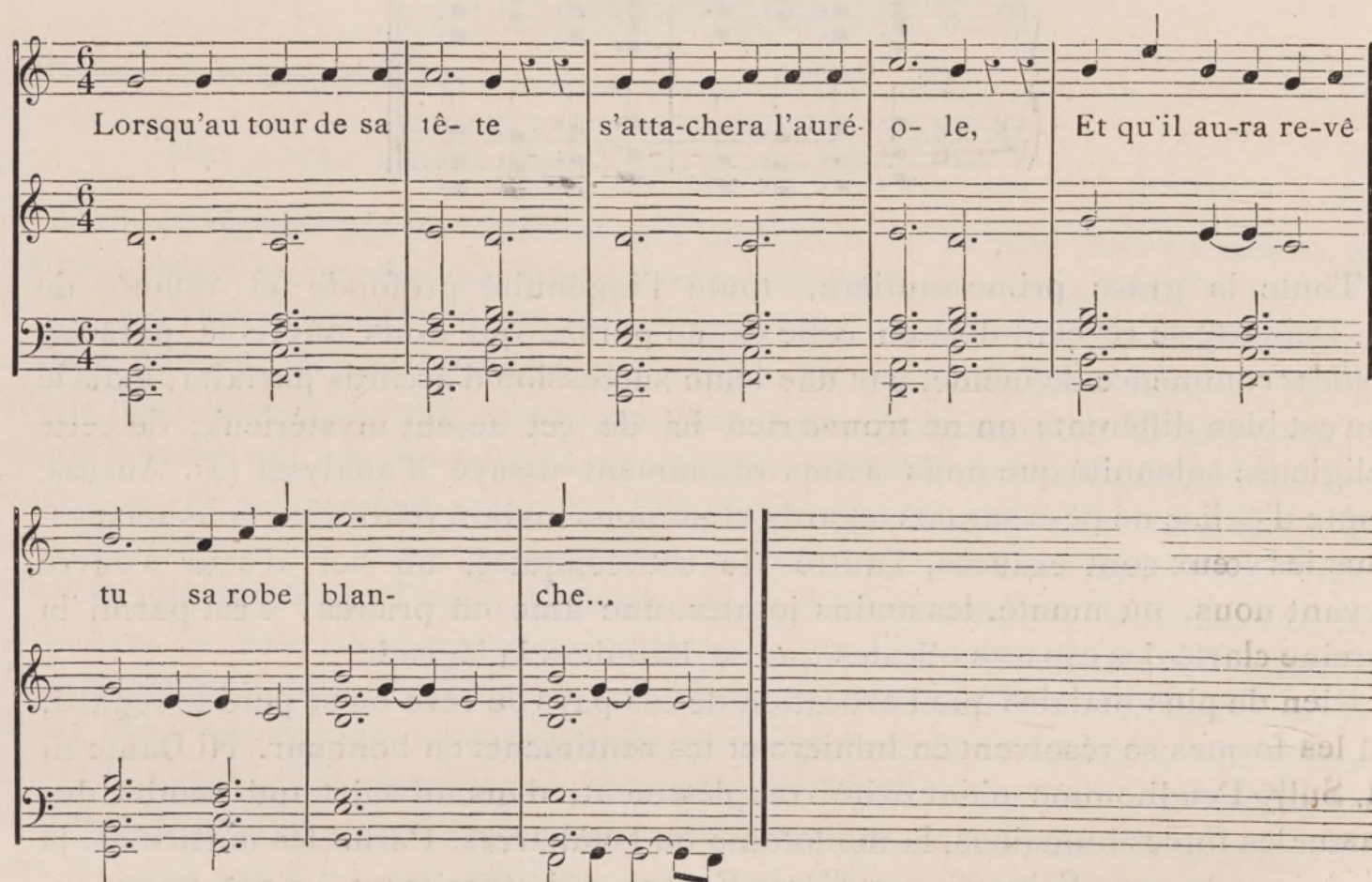
Rien de plus malaisé que l'évocation de ces pays de rêve où se perd le regard, où les formes se résolvent en lumière et les sentiments en bonheur. Ni Dante ni M. Sully-Prudhomme n'ont évité complètement, dans un sujet qui semble dépasser les forces humaines, la monotonie ou l'embarras. Parmi les musiciens, je ne vois guère que Schumann et César Franck qui réussissent à nous transporter sans effort au séjour de la félicité. Il faut ajouter à ces noms celui de M. Debussy, avec cette différence cependant que son paradis ne se gagne pas : il n'est pas la récompense promise et donnée aux miséricordieux, aux humbles et aux souffrants. Rien ne nous parle des vertus de la Damselle Éluée, de ses mérites ou de ses labeurs ; mais tout nous dit qu'elle est Éluée, de par la grâce innée qui préside à sa vie et innocente tous ses sentiments, et même son amour. Ne nous étonnons pas : Marguerite avait bien commis un crime,

(1) Partition pour piano et chant chez Durand. On sait que la *Damselle Éluée* a été exécutée aux Concerts-Colonne le 21 et le 28 décembre 1902, et a obtenu un très vif succès.

(2) Revue de novembre 1902 (*Exercices d'analyse*).

et Goethe l'envoie en paradis. C'est qu'il est des âmes virginales, dont l'innocence est à l'épreuve de leurs propres actions, et que le ciel attire tout naturellement à lui.

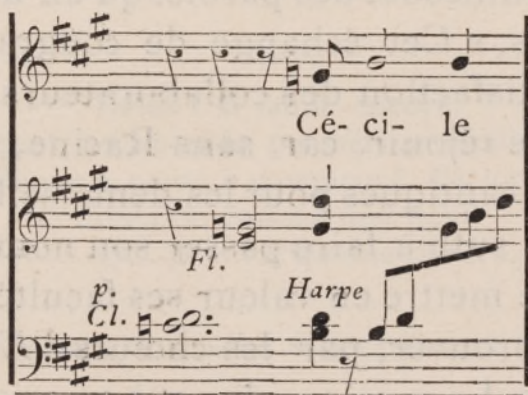
C'est à cette ascension légère et spontanée que nous initie une musique où rien ne trahit l'effort, où les anciennes règles s'effacent devant l'heureuse fantaisie d'une pensée sûre d'elle-même, qui n'a plus besoin d'être guidée vers la beauté, comme une âme libérée du péché n'a plus besoin d'obéir à des lois pour bien agir. Car l'apparente irrégularité de ces harmonies et de ces développements n'est en réalité qu'un ordre plus parfait, de même qu'une morale sans obligation serait peut-être (si nous pouvions l'atteindre) une morale supérieure. Et ne croyons pas que cette musique supra-terrestre ait pour nous rien d'étrange : car elle est faite avec nos sentiments de chaque jour, épurés et ennoblis. Une tendresse qui espère et une mélancolie suppliante forment l'âme de la Damselle, âme de prière et de regret ; cette tendresse et cette mélancolie nous sont connues, familières, et nous les retrouvons ici, soustraites simplement aux incertitudes, aux hésitations, aux retours égoïstes, aux mille souillures enfin que leur inflige la vie :



Cette pureté céleste, jointe à une large humanité, est certainement ce qu'il y a, dans l'art de M. Debussy, de plus précieux, de plus neuf et de plus enchanteur. C'est par là que cette musique nous prend et nous élève, c'est par là qu'elle est grande et qu'elle dépasse de bien haut les querelles d'école et les discussions de métier. C'est ce que sent aussi le bon public profane, qui n'a cure de quintes parallèles ou de dissonances sans résolution. Et depuis la *Damselle Éluë* ou les *Cinq Poèmes de Baudelaire* jusqu'à *Pelléas*, c'est cette qualité particulière de la pensée qui se révèle et devait s'imposer. Il y a dans l'œuvre de M. Debussy une continuité sans défaillance : on sent un homme qui n'a jamais trahi ou déformé,

même un instant, la musique intérieure qui chantait en lui-même. Et cette musique, s'il a su la saisir, la fixer, la traduire en notes et en accords, c'est précisément parce qu'il n'a jamais écouté qu'elle, et non les vains préceptes ou les préjugés.

Qu'on n'aille pas croire, d'ailleurs, que je prétends retrouver tout *Pelléas* dans la *Damoiselle Éluë*. L'œuvre est très différente, au contraire, par le détail de la pensée comme par le style : les mélodies sont ici plus développées, la déclama-tion n'est pas exactement modelée et rythmée sur la marche du discours, et l'on chercherait en vain des accords tels que ceux qui accompagnent la descente des deux frères dans les souterrains du château. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en ce sujet plus lyrique que dramatique la musique pouvait serrer de moins près des émotions plus stables, qu'une Éluë ne devait pas parler avec la rapidité familière d'une mortelle, et qu'enfin il n'y a pas de souterrain dans une légende de lumière ? Ce n'est pas en de tels détails qu'une personnalité s'affirme ; et la variété est précisément le trait caractéristique d'un talent riche et indépendant. Mais plutôt que de poursuivre ici de pédantes discussions, je veux conclure par un mot, un mot unique, de la *Damoiselle Éluë* : le nom d'une de ces cinq servantes de Marie, un de ces noms qui sont cinq « douces symphonies ».



Je ne puis assez dire le charme de ceci : le timbre doux et timide des clarinettes, ces deux sons rapprochés, sur lesquels se pose l'accord ailé des flûtes, et la sereine montée de la harpe, tout nous transporte de l'autre côté du ciel.

LOUIS LALUY.

Les chœurs d' « Esther » de Moreau.

Le temps n'est plus où l'on pouvait croire que Lulli résumait à lui seul toute la musique du siècle de Louis XIV. Il est bien vrai que l'intrigant et d'ailleurs génial Florentin était parvenu à réduire au silence bien des maîtres français qui, en bonne justice, eussent mérité d'avoir leur place au soleil ; mais, malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à les étouffer tous, et nous savons aujourd'hui, à n'en plus douter, que les Charpentier, les Dumont, les Moreau, les Lalande, les Chambonnières, les Gigault, les Raison, les premiers Couperins, s'ils n'ont, pour la plupart, pas écrit d'opéras, sont, à divers titres, parfaitement dignes de tenir dans l'histoire leur place à ses côtés.

Nous avons eu récemment une nouvelle preuve de cette vérité en écoutant la musique originale qui fut écrite par un de ces musiciens pour les représen-

tations d'*Esther* à Saint-Cyr, car l'œuvre intégrale (à quelques coupures près) a été donnée à l'Odéon, pour l'anniversaire de Racine, avec le concours de l'orchestre et des chœurs de la *Schola Cantorum* sous la direction de M. Ch. Bordes. Chronologiquement, une telle résurrection est pour nous une aubaine tout à fait rare. Je crois bien en effet qu'il ne nous a jamais été donné de voir au théâtre aucune œuvre musicale remontant à une date si reculée. *Orphée* de Gluck est le plus ancien opéra qui soit au répertoire, et, par un juste retour des choses d'ici-bas, Lulli en est réduit à n'être plus connu que par la lecture ou par quelques exécutions fragmentaires, alors que l'œuvre d'un de ses jeunes confrères, qu'il devait dédaigner fort, vient, sous le couvert d'un illustre collaborateur, reprendre place devant le public du ^{xx}^e siècle, et recevoir de lui un très favorable accueil.

L'on sait l'éloge que Racine a fait de son collaborateur : « Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. » Et Moreau, de son côté, écrivait dans son épître dédicatoire : « Je sais bien, Sire, que selon toutes les apparences je dois un si heureux succès à la beauté du sujet et à la magnificence des paroles qu'on m'a fournies, plutôt qu'à la délicatesse de mes chants. » Cet échange de congratulations après le succès témoigne de la mutuelle satisfaction des collaborateurs. Mais il est bien vrai que Moreau avait raison de se réjouir, car, sans Racine, il fût demeuré à jamais obscur : sauf par quelques cantiques pour les demoiselles de Saint-Cyr, lesquels, sans doute, n'auraient pas suffi à faire passer son nom à la postérité, il n'aurait trouvé aucune occasion de mettre en valeur ses facultés.

Or, il lui fut donné de prouver, par les chœurs d'*Esther*, que ces facultés n'étaient nullement médiocres. La musique de cet « ouvrage de poésie propre à être récité et à être chanté », comme l'intitulait le privilège des Dames de Saint-Cyr, offre le témoignage de plusieurs rares qualités, dont la plus précieuse est une assimilation parfaite avec la poésie. La musique de Moreau est racinienne : je ne pense pas que l'on en puisse faire un plus bel éloge. Elle est d'un sentiment délicat et charmant. Elle ne date pas. Sans doute elle est écrite dans le style de son temps ; mais on y trouve peu de ces formules conventionnelles ou scolastiques qui abondent chez des maîtres plus savants peut-être, à commencer par Lulli, et qui n'ont pas peu contribué à rendre leurs productions démodées.

S'il reste quelques traces de ce style rococo, on ne les trouvera guère que sur les premiers vers en musique de la tragédie : les jeunes filles de la suite d'*Esther*, s'appelant derrière le théâtre, chantent en dialoguant sur un rythme rapide et sautillant, presque une formule d'air de danse ; là, les ornements anciens sont parfaitement à leur place, et nous sommes, dès le début, heureusement plongés dans l'atmosphère musicale qui convient. Mais partout ailleurs, les chants de Moreau, suivant le sens des paroles, ont plus de gravité. Ils sont coulants, naturels, d'une rare justesse d'expression. La forme la plus habituelle est celle d'une déclamation mélodique qui pourrait, aujourd'hui même, être proposée comme modèle. Voyez, par exemple, ce chant du premier acte : les inflexions diverses qu'appellent les vers sont notées avec une exactitude et un sentiment parfaits, et, en même temps, l'ensemble de la période, dans sa tonalité comme dans sa forme, conserve un caractère essentiellement mélodique :

Si-on, jusques au ciel é-le-vée autre-fois, Jusqu'aux en-fers maintenant abais-
sé-e, Puis-sé-je de-meu-rer sans voix Si dans mes chants ta dou-leur re-tra-
cé-e Jusqu'au der-nier sou-pir n'occu-pe ma pen-sé-e ! Puis-sé-je de-meu-
rer sans voix.

Les mélodies claires et bien dessinées abondent. La plupart, d'une gracieuse tonalité majeure, sont d'un caractère doux qui est bien celui des vers, et qui convient à des chants destinés à une récréation de jeunes filles. Il est certains détails par lesquels le sentiment racinien est exprimé d'une façon tout particulièrement heureuse, et, pour ainsi dire, intime : tels ces vers d'« Une des plus jeunes Israélites » :

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.

Mêmes inflexions expressives et justes sur ces vers, où la voix a des ondulations qui suivent exactement le sens des mots :

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours...

D'autres mélodies vocales atteignent parfois au beau style du chant italien : « Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre ; — Il apaise, il pardonne », et certains chœurs semblent déjà faire pressentir Gluck : telle la première réponse du chœur : « O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux », dont l'accent fait songer à *Alceste* : « Pleure, ô patrie, ô Thessalie ! » et encore le mélodieux chœur final du 2^e acte :

O douce paix, ô lumière éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais,

qui a quelque chose du calme suave des ombres heureuses d'*Orphée*.

Ces observations montrent quelle était l'excellence des traditions de la musique française au xvii^e siècle, puisque le choix d'un compositeur pris presque au hasard, par la seule raison qu'il était maître de musique dans l'établissement auquel l'œuvre était destinée, a su produire un aussi heureux résultat.

Le succès des chœurs d'*Esther* de Moreau, bien supérieur à celui des chœurs d'*Athalie* mis en musique par le même auteur, nous est attesté par le grand

nombre des éditions ou des copies ainsi que des remaniements auxquels a donné lieu la partition. Celle-ci parut d'abord, dans l'année même de la représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, sous ce titre :

Chœurs de la tragédie d'ESTHER avec la musique composée par J.-B. MOREAU, maître de musique du Roy. — Chez Denys Thierry, rue Saint-Jacques, Claude Barbin, au Palais, et Christophe Ballard, rue Saint-Jean-de-Beauvais. — MDCLXXXIX.

Cette première édition renferme, outre la musique, l'Épître au Roi ainsi que le Privilège, et une fine gravure sur cuivre représentant la scène d'Esther et Assuérus au second acte.

Une seconde édition fut faite sept ans plus tard, sous ce titre :

Intermèdes en musique de la tragédie d'ESTHER, Propres pour les Dames Religieuses et toutes autres personnes. par M. MOREAU, Maître de Musique et Pensionnaire de Sa Majesté. — Paris, Ballard, MDCXCVI.

La Bibliothèque du Conservatoire, où est conservé un matériel très complet de ces partitions, possède un exemplaire de cette seconde édition, provenant de la maison de Saint-Cyr, qui a servi pour une représentation d'*Esther* donnée par les élèves en 1756, sous la direction musicale de Clérambault fils. Elle porte les traces de nombreux remaniements, coupures, additions même : on y trouve, comme nouveaux morceaux, un Rondeau, une Sarabande, un Air gay, une Entrée, et, pour le finale, une Marche avec trompettes et violons. Cette immixtion de la danse dans l'ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte semblerait établir que l'éducation des jeunes filles n'était déjà plus la même sous M^{le} de Pompadour que sous M^{me} de Maintenon...

La même Bibliothèque possède deux documents manuscrits très intéressants, car ils nous montrent sous quelle forme exacte la musique d'*Esther* fut exécutée à Saint-Cyr lors des premières représentations. C'est d'abord une copie de l'œuvre complète (Préface de Racine, et la tragédie entière avec les morceaux de musique intercalés en leur place), en un volume in-f^o, sous ce titre :

ESTHER, tragédie tirée de l'Écriture sainte, faite par M. RACINE, et la musique par M. MOREAU. Représentée devant Sa Majesté dans la Maison de Saint-Cyr. Et copiée par Philidor l'aisné, ordinaire de la musique du Roy, de la mesme manière qu'elle a esté représentée à Saint-Cyr.

L'autre document est un volume oblong, provenant de la maison de Saint-Cyr, sans titre, mais portant l'*ex libris* de la maison, et comprenant les parties vocales seules de plusieurs œuvres, dont les deux premières sont : *Athalie, tragédie* ; — *Chants d'Esther*. Ces parties vocales sont identiques à celles de la partition copiée par Philidor ; elles présentent avec celles des partitions imprimées des différences que nous allons définir.

Mais auparavant, finissons-en avec cette bibliographie, en mentionnant deux rééditions modernes : le volume de MUSIQUE complétant l'édition des œuvres de Racine, par Paul Mesnard (Hachette, 1873), reproduction fidèle de l'édition primitive ; une prétendue « restitution » faite en vue d'une reprise à l'Odéon en 1887 (Colin), qui ne mérite pas de retenir une seconde de notre attention ; enfin, attendons l'édition que nous donnera quelque jour la *Schola Cantorum*, et qui, transcrivant la forme sous laquelle l'œuvre a été récemment présentée, mettra à la disposition du public moderne une partition à la fois pratique et fidèle (du moins si l'on rétablit les parties coupées) des chœurs d'*Esther*.

Revenons aux différences signalées entre les documents anciens. Les partitions imprimées sont notées d'un bout à l'autre sur trois portées, deux pour les voix de femmes, la troisième, en clef de *fa*, pour les basses ; les parties en solo sont sur deux portées seulement, chant et basse. Pas trace d'instrumentation ; on lit simplement à la tablature, devant la portée supérieure : « Dessus de voix et de violon » ; devant la seconde : « Contre-Partie » ; devant la troisième : « Basse de voix et continue ». Au cours de la partition, on trouve parfois ces simples mots, d'ailleurs clairs : « Une Israélite ; — Chœur ; — seule ; — une voix ; — Basse continue ; — Ritournelle ; — Symphonie ; — Prélude », et, par deux fois : « Flûtes », seule indication instrumentale qui soit donnée.

Il résulte de là que, sauf en cas de mention spéciale, les deux parties supérieures devaient être chantées par les voix de femmes et doublées par les instruments aigus, la partie de basse par les voix de basses et les instruments graves, les soli accompagnés par la basse instrumentale et le clavecin. Il est évident que c'est ainsi que Moreau a conçu son œuvre.

Mais il n'y avait pas de voix de basses à Saint-Cyr, et l'on sait que même les rôles d'hommes de la tragédie furent interprétés par des jeunes filles. Comment donc réaliser les intentions de l'auteur qui a écrit ses chœurs pour trois voix, deux de femmes, une d'homme ?

Il n'est plus nécessaire de nous livrer à aucune hypothèse à ce sujet, car les documents manuscrits viennent nous renseigner de façon aussi péremptoire qu'on le peut souhaiter. Donc, la copie Philidor, donnant toujours la musique à trois parties, se distingue de la partition imprimée en ce qu'elle n'inscrit les paroles que sous les deux portées supérieures, indiquant que ces deux seules parties doivent être chantées, et que la basse est purement instrumentale. Mieux encore : il est certains passages où la basse est manifestement vocale (par exemple dans le chœur en réponses canoniques : « Malheureux, vous quittez le maître des humains », et le beau chant solo : « Le bonheur de l'impie est toujours agité ») ; or, cette partie est, dans les manuscrits, transposée à l'octave aiguë, — en clef d'*ut* au lieu de *fa*, — pour voix de contralto au lieu de voix de basse.

La copie des parties vocales dans le volume provenant de Saint-Cyr offre, nous l'avons dit, une disposition absolument semblable à cette dernière.

Il est donc hors de doute qu'à l'origine la musique de Moreau fut chantée par des voix de femmes, et que la partie de basse fut exécutée simplement par les instruments.

Maintenant, à laquelle des deux versions convient-il de se conformer pour les représentations modernes ? En bonne logique, il faudrait faire chanter les chœurs d'*Esther* par des femmes seules, car l'intention de Racine est manifeste : le chœur est formé de jeunes filles israélites, et non autres. Mais, musicalement, il y a grand avantage à conserver les voix de basses. Cette musique à trois parties est d'une écriture si simple que, si l'on ôte aux voix leur soutien, l'on risque de produire un effet par trop grêle. Aussi M. Bordes s'est-il arrêté au dernier parti : il a, dans les premiers actes, fait soutenir les voix des femmes par des basses chantant dans la coulisse, et n'a pas craint d'introduire les hommes sur la scène au chœur final, où leur présence n'est d'ailleurs pas déplacée, l'hymne d'actions de grâces pouvant être aussi bien celui d'un peuple entier. L'on peut même plaider la cause des hommes par cet autre argument, que si, à Saint-Cyr,

les rôles du Roi, d'Aman, de Mardochée, etc., furent joués par des filles, cela n'empêche pas les acteurs de l'Odéon de les interpréter aujourd'hui. Il est vrai aussi que ces acteurs ne représentent que des rôles d'hommes, tandis qu'il ne serait pas normal d'introduire des chanteurs barbus dans le gynécée. Bref, la solution du litige est fort embarrassante, comme il arrive toujours quand on se trouve en face de contradictions inévitables. D'une façon comme de l'autre, il nous restera toujours un regret : si l'on supprime les voix d'hommes, on ne se conformera pas aux véritables intentions du musicien, et l'on diminuera l'effet de son œuvre ; si les basses chantent, on sera infidèle à la pensée de Racine.

JULIEN TIERSOT.

Les Maîtres de l'Opéra.

Recueil de musique inédite du XVII^e et du XVIII^e siècle.

I

UNE ŒUVRE INÉDITE DE GLUCK.

Nous nous proposons de publier ici une sorte d'*Anthologie des maîtres de l'ancien Opéra*, un recueil de morceaux choisis *inédits* de la musique dramatique du XVII^e et du XVIII^e siècle. Nous espérons que nos lecteurs trouveront à connaître ces petits chefs-d'œuvre, un peu du plaisir que nous avons à les leur offrir.

*
* *

Nous ne pouvons mieux ouvrir ce recueil que par des fragments d'une charmante partition inédite de Gluck : *la Danza pastorella*.

La Danza est une pastorale, qui fut jouée, pour la première fois, le 5 mai 1755, au château de Laxenburg, pour une fête de la cour d'Autriche, et le 13 mai suivant, à l'Opéra de Vienne. Gluck avait été nommé, l'année précédente, chef de la musique du théâtre de la cour, et *kapellmeister* de l'Opéra. Il avait quarante et un ans.

Voici le titre exact de l'œuvre, d'après le *Catalogue thématique de l'œuvre de Gluck*, par M. A. Wotquenne, qui doit paraître prochainement chez Breitkopf, et dont l'auteur a bien voulu nous communiquer très aimablement les renseignements relatifs à *la Danza* :

LA DANZA, *componimento drammatico pastorale a due voci, che serve d'Introduzione ad un Ballo cantato in Laxenburg alla presenza delle Maestà Loro Imperiali e Reali.*

La partition originale se trouve à la Bibliothèque Palatine de Vienne. Le Conservatoire de Bruxelles en possède une copie. J'en ai trouvé une autre partition à la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel (Suisse). C'est un manuscrit du XVIII^e siècle, qui a environ 200 pages. Il comprend les scènes suivantes :

- I. Récitatif de *Tirsi*.
- II. Aria (allegro) de *Tirsi* : *Va della danza.*
- III. Récitatif de *Nice* et *Tirsi*.
- IV. Aria (adagio) de *Nice* : *Se tu non vedi.*
- V. Récitatif de *Tirsi* et *Nice*.

- VI. Aria (allegro) de *Tirsi* : *Che ciascuno per te sospiri.*
- VII. Récitatif de *Nice*.
- VIII. Aria (andante) de *Nice* : *Che chiedi, che brami ?*
- IX. Récitatif de *Tirsi* et *Nice*.
- X. Duetto (andante) de *Tirsi* et *Nice* : *Mille volte, mio tesoro.*
- XI. *Sinfonia* (chasse).
- XII. Récitatif de *Tirsi* et *Nice*.
- XIII. Duetto (andante) de *Tirsi* et *Nice* : *Mille volte, mio tesoro.*

L'air que nous publions porte le n° 8 de la partition.

L'orchestration comprend : *Flauti, 2 corni inglesi, 2 oboi, corni in F., fagotto, 2 violini, viola, basso.*

Comme on l'aura remarqué par la liste des scènes, *la Danza pastorella* a cette particularité d'être un opéra à deux personnages. Le poème est de Métastase. L'œuvre fut mise en musique pour la célèbre cantatrice Caterina Gabrielli, élève de Porpora, qui était depuis peu à Vienne, et qui excitait alors un enthousiasme général. Mozart, qui entendit la Gabrielli à Milan en 1771, et qui la connut bien, la juge assez sévèrement :

« Quiconque a entendu la Gabrielli dit et dira toujours qu'elle n'était qu'une chanteuse de traits et de roulades. Elle méritait l'admiration par la manière très particulière dont elle rendait la musique ; mais cette admiration ne durait pas au delà de la quatrième audition ; elle ne pouvait plaire à la longue, car on est vite fatigué des roulades. Elle avait le malheur de ne savoir pas chanter ; elle n'était pas en état de filer un son convenablement d'un bout à l'autre, elle n'avait pas de *mezza-voce*, elle ne savait pas *soutenir* la voix ; en un mot, elle chantait avec art, mais sans intelligence (1). »

C'était donc essentiellement une chanteuse de vocalises ; et le rôle de Nice dans *la Danza*, qui fut écrit pour elle, en témoigne assez. Et cependant on trouve déjà, dans le joli air que nous donnons plus loin, toute la grâce et le sentiment du Gluck de la grande époque. C'est déjà le style du *Paride ed Elena*, qui est de quatorze ans plus tard ; et même, certaines phrases de la seconde partie de l'air de Nice annoncent les touchants accents de l'*Orfeo ed Euridice* de 1762. On sait que la veine mélodique de Gluck est exquise, mais peu abondante, et qu'il n'a jamais craint, en dépit de ses théories expressives et dramatiques, de reprendre les mêmes airs dans des situations différentes. Il est intéressant de voir, par *la Danza*, combien la personnalité de Gluck a au fond peu changé, et combien (une telle œuvre permet de le saisir sur le vif) elle était profondément nourrie de l'esprit et du style italiens. On se sent tout près ici, par moments, des maîtres de l'Opéra italien du XVIII^e siècle, d'un Caldara, presque d'un Pergolese. Il n'y a pourtant point de doute : c'est déjà Gluck tout entier ; et personne ne s'y méprendra. — Qu'est-ce à dire, sinon que Gluck fut en réalité, — comme l'avait été Händel, — le premier des Italiens de son temps ? — Nous tâcherons de le montrer, quelque autre jour.

(A suivre.)

ROMAIN ROLLAND.

(1) Lettre de Mozart à son père, 19 février 1778 (traduction Henri de Curzon). — Il semble qu'il y ait quelque contradiction dans le jugement de Mozart, qui, d'une part, accorde à la Gabrielli qu'« elle chantait avec art », et, de l'autre, déclare qu'« elle ne savait pas chanter ». — Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'en 1778, la Gabrielli avait près de cinquante ans, et qu'il ne serait pas équitable de la juger d'après les appréciations de cette époque.

LA DANZA

pastorale (inédite) à deux voix, de GLUCK,
représentée à la cour de Vienne, le 5 mai 1755 (1).

Air de Nice, chanté par la célèbre Caterina Gabrielli (2).

Andante.

PIANO.

NICE.

Che chie - di, che bra - mi, ti

spie - ga, se m'a - mi, ti spie - ga, se m'a - mi, che

(1) LA DANZA, componimento drammatico pastorale a due voci, che serve d'Introduzione ad un Ballo cantato in Laxenburg alla presenza delle Maestà Loro Imperiali e Reali, — poème de Métastase. musique de Gluck. — D'après une partition manuscrite conservée à la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel (Suisse).

(2) Orchestre: 2 violons, viole, basson et basse



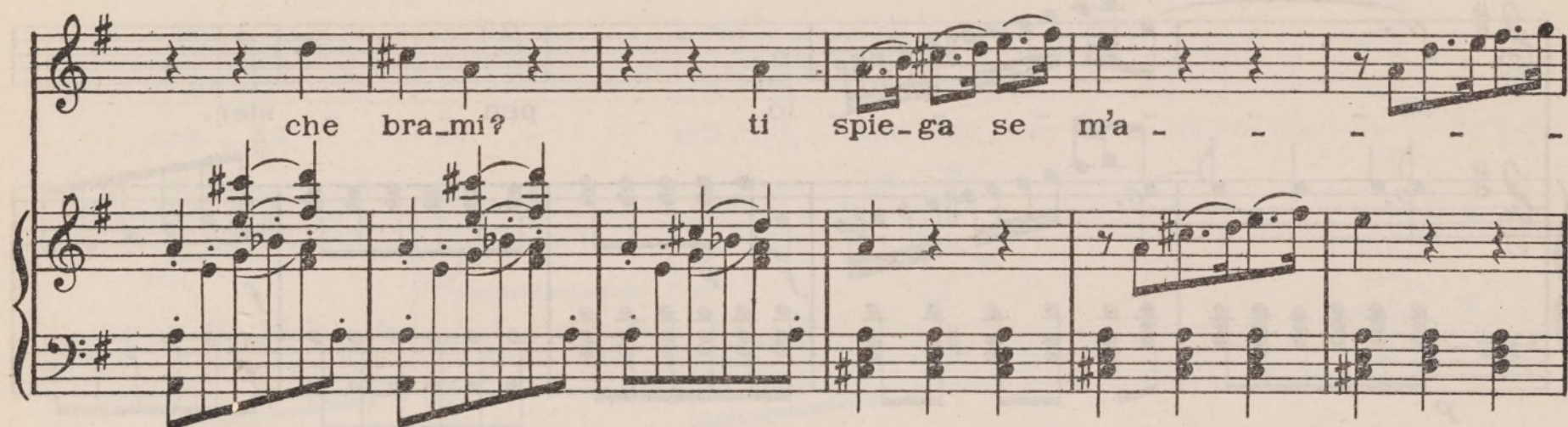
chie-di, che bra - mi? mio dol-ce te -

f p f p f mf p mf

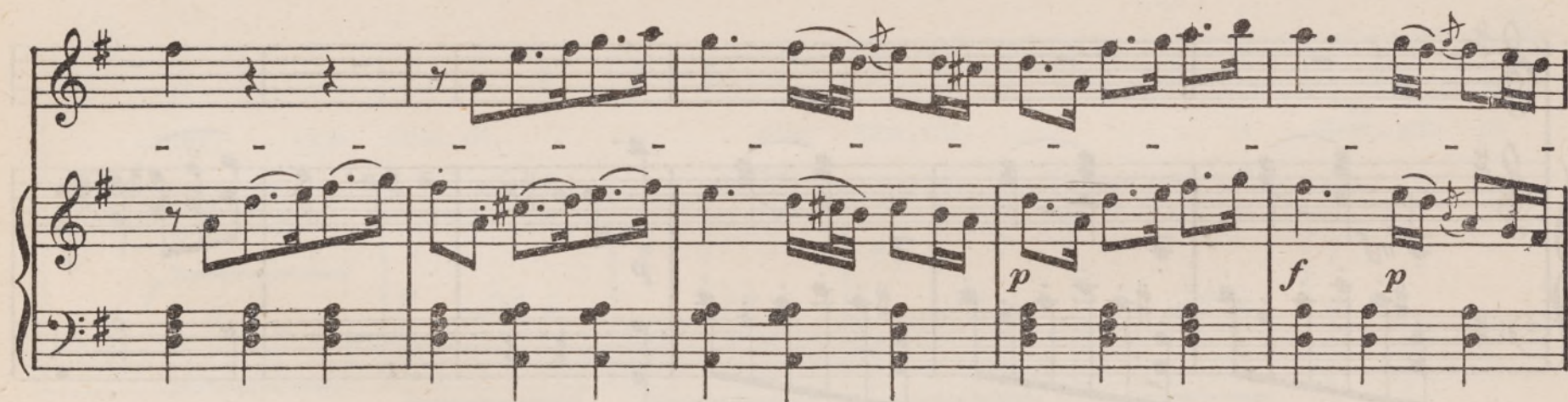


- so - ro, mio dol-ce te - so-ro, mio so - lo pen - sler. Che chie-di,

f p f p



che bra-mi? ti spie-ga se m'a -



p f p



mi, mio

dol - ce te - so - ro, mio so - lo pen - sier, ti spie - ga, se

f *p* *f* *p* *mf*

m'a - mi, mio dol - ce te - so - ro, mio so - lo pen - sier, mio

f *p* *f* *f* *p*

so - lo pen - sier.

p *f* *p* *f*

mf *p*

Che chie - di, che bra - mi, ti spie - ga se m'a -

f *f* *p* *f* *p* *f* *p*

- mi, ti spie - ga, se m'a - mi, che chie - di, che bra - - mi, mio

dol - ce te - so - ro, mio so - lo, mio so - lo pen - sier, ti

spie - ga, se m'a - mi, mio dol - ce te - so - ro, mio so - lo pen -

- sier, che chie - di, che bra - mi, ti spie - ga se

m'a - - - - -

mf p mf p

mi, mio

dol-ce te-so-ro mio so-lo pen-sier ti spie-ga se

mf f mf

m'a-mi, mio dol-ce te-so-ro, mio so-lo pen-sier, mio

f mf

so-lo pensier.

f mf

Fine. Se l'i - dol ch'a - do - ro non

las - cio con - ten - to, mi sem - bra tor - men - to l'is - tes - so pia - cer l'is -

- tes - so pia - cer, se l'i - dol ch'a - do - ro non las - cio con - ten - to mi

sembra tor - men - to, mi sem - bra tor - men - to, l'is - tes - so pia - cer.

Da Capo al Fine.

Le baromètre musical.

THÉÂTRES	PIÈCES REPRÉSENTÉES	DATES	RECETTES
Opéra	<i>Bacchus, les Barbares.</i>	15 décembre	10856 fr. 95
—	<i>Paillasse, Bacchus.</i>	17 —	14234 fr. 26
—	<i>Paillasse, Bacchus</i> (service de 2 ^e)	19 —	18508 fr. 91
—	— — —	22 —	16557 fr. 41
—	<i>Faust</i> (représent. populaire).	20 —	10175 fr. 00
—	<i>Faust.</i>	24 —	15249 fr. 00
—	<i>Paillasse, Bacchus</i> (prix réduits).	27 —	15312 fr. 50
—	<i>Samson et Dalila, Paillasse.</i>	29 —	21253 fr. 41
—	<i>Salammbô.</i>	31 —	12787 fr. 76
—	<i>Faust.</i>	2 janvier 1903	20354 fr. 41
—	<i>Paillasse, Samson.</i>	3 —	17572 fr. 00
—	<i>Lohengrin.</i>	5 —	14239 fr. 41
—	<i>Paillasse, Samson.</i>	7 —	20326 fr. 76
—	<i>Roméo et Juliette.</i>	9 —	15081 fr. 41
—	<i>Paillasse, Samson.</i>	12 —	16877 fr. 41
—	<i>Faust.</i>	14 —	16568 fr. 76
—	<i>Paillasse, Samson.</i>	16 —	20598 fr. 41
—	<i>Rigoletto, Bacchus.</i>	17 —	10611 fr. 00
Opéra-Comique	<i>Maître Wolfram, Lakmé.</i>	15 décembre	6743 fr. 00
—	<i>La Carmélite</i> (première).	16 —	2213 fr. 00
—	<i>Manon.</i>	17 —	6203 fr. 50
—	<i>Mireille.</i>	18 —	4194 fr. 00
—	<i>Pelléas et Mélisande.</i>	19 —	4084 fr. 00
—	<i>Louise.</i>	20 —	5825 fr. 00
—	<i>Lakmé, le Chalet.</i>	21 déc. matinée	6515 fr. 00
—	<i>Mignon.</i>	21 déc. soirée	5001 fr. 00
—	<i>M^{me} Dugazon, la Vie de Bohême.</i>	22 —	2932 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	23 —	9061 fr. 50
—	<i>La Basoche.</i>	24 —	8481 fr. 50
—	<i>Le Caïd, La Fille du Régiment.</i>	25 déc.	5917 fr. 00
—	<i>La Carmélite.</i>	25 déc. soirée	9331 fr. 00
—	<i>Manon.</i>	26 —	5929 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	27 —	9717 fr. 50
—	<i>Le Chalet, la Vie de Bohême.</i>	28 déc. matinée	628 fr. 50
—	<i>Carmen.</i>	28 déc. soirée	5068 fr. 00
—	<i>Mireille.</i>	29 —	3264 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	30 —	6394 fr. 00
—	<i>Louise.</i>	31 —	5647 fr. 00
—	<i>La Basoche.</i>	1 ^{er} janvier	6587 fr. 00
—	<i>Domino noir.</i>	2 janv. matinée	8211 fr. 50
—	—	2 janv. soirée	7912 fr. 00
—	<i>Fille du Régiment, Lakmé.</i>	3 janv. matinée	6758 fr. 00
—	<i>La Carmélite.</i>	3 janv. soirée	9891 fr. 50
—	<i>Carmen.</i>	4 janv. matinée	8749 fr. 50
—	<i>Louise.</i>	4 janv. soirée	4939 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	5 —	4584 fr. 50
—	<i>Pelléas et Mélisande.</i>	6 —	3984 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	7 —	5693 fr. 00
—	<i>La Basoche.</i>	8 —	5246 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	9 —	7724 fr. 50
—	<i>Louise.</i>	10 —	8848 fr. 00
—	<i>Mignon.</i>	11 janv. matinée	6286 fr. 50
—	<i>Lakmé, Maître Wolfram.</i>	11 janv. soirée	4450 fr. 50
—	<i>La Carmélite.</i>	12 —	4582 fr. 00
—	<i>M^{me} Dugazon, Vie de Bohême.</i>	13 —	3184 fr. 50
—	<i>Louise.</i>	14 —	3619 fr. 00
—	<i>La Carmélite.</i>	15 —	8043 fr. 50
—	<i>Carmen.</i>	16 —	6346 fr. 00

L' « Étranger » au théâtre de la Monnaie.

La première représentation de l'*Etranger* (7 janvier) a été un triomphe. Je n'ai pas à revenir sur l'analyse de cette belle partition (1), dont la richesse musicale s'est encore mieux révélée à l'audition qu'à la lecture, grâce à la finesse et à la précision d'un orchestre où tout est à sa place, où il n'y a ni lacune, ni empiètement, ni double emploi. L'interprétation, dans l'ensemble, a été satisfaisante, surtout du côté de l'orchestre. J'aurais souhaité plus de délicatesse dans les chœurs (surtout dans la Chanson de mai, dont la ligne doit être gracieuse et légère, toute baignée de soleil printanier). M. Albers est un bon chanteur et un bon acteur. Quant à M^{lle} Friché, la froideur qui lui a été reprochée de différents côtés ne me semble pas un défaut : la fiancée du bel André n'est pas une Chimène. Son âme enfantine à demi ne se dégage que lentement de ses naïvetés, de son indécision, et même d'un soupçon de vulgarité. Et lorsqu'elle a enfin compris la noblesse de l'Étranger, l'Étranger s'est sacrifié. Vita ne symbolise pas seulement la Jeunesse : elle est aussi « une jeunesse ». C'est ce que M^{lle} Friché nous a fort bien montré.

En guise de lever de rideau, *Attendez-moi sous l'Orme*, de M. Vincent d'Indy (1883). Cet acte aimable est d'un musicien en possession de tous les secrets de son art, et capable d'écrire correctement jusqu'à un opéra comique.

L. L.

Lectures musicales.

UNE GRÈVE DE MUSICIENS A ROME

EN L'AN 312 AVANT JÉSUS-CHRIST

Ce n'est point un conte. Ce n'est même pas un apologue de circonstance, où l'incognito de l'antiquité vient masquer quelques personnalités de l'heure présente. Nous racontons simplement, sur la foi d'un poète, une petite scène familière de la vie romaine, et si, d'aventure, de menus événements, dont les Parisiens furent les récents témoins, donnent aux vers d'Ovide un séduisant cachet d'actualité, la faute en est à nos contemporains, artistes mécontents de leur sort, qui s'avisèrent, l'eût-on cru ? pour faire entendre leurs doléances, d'imiter leurs lointains ancêtres de la république romaine. Or donc, nos musiciens s'étaient mis en grève : c'est leur droit, dira quelqu'un. Déjà, Paris avait vu des grèves et des grévistes de toute nature : boulangers et charbonniers, cochers de fiacre et conducteurs d'omnibus, garçons coiffeurs et garçons de café. « Pourquoi pas ? » se dirent, un jour, les artistes de nos music-halls, et, incontinent, les voilà qui démontent les flûtes et brisent leurs archets.

C'était la grève. Chacun de se féliciter et de croire qu'au moins l'idée était originale et neuve. Nenni, Messieurs, pas même. Lisez plutôt cette vieille histoire (2).

(1) Voir les articles parus dans les n^{os} de novembre et décembre 1902.

(2) OVIDE, *Fastes*, VI 651-693. Texte de Riese (1874).

*Et iam Quinquatrus iubeor narrare minores,
 Nunc ades ô ceptis, flaua Minerua, meis.
 « Cur uagus incedit tōta tibicen in urbe ?
 Quid sibi personæ, quid stola longa uolunt ? »
 Sic ego ; sic posita Tritonia cuspide dixit ;
 Possim utinam doctæ uerba referre deæ .
 « Temporibus ueterum tibicinis usus auorum
 Magnus, et in magno semper honore fuit.
 Cantabat fanis, cantabat tibia ludis,
 Cantabat mœstis tibia funeribus.
 Dulcis erat mercede labor ; tempusque secutum.
 Quod subito gratæ frangeret artis opus (1)..
 Adde quod ædilis, pompam qui funeris irent,
 Artifices solos iusserat esse decem.
 Exsilio mutant urbem, Tiburque recedunt :
 Exsiliū quodam tempore Tibur erat !
 Quæritur in scena caua tibia ; quæritur aris ;
 Ducit supremos nœnia nulla toros.
 Seruierat quidam, quantolibet ordine dignus,
 Tibure ; sed longo tempore liber erat.
 Rure dapes parat ille suo ; turbamque canoram
 Conuocat ; ad festas conuenit illa dapes.
 Nox erat ; et uinis oculique animique natabant,
 Quum præcomposito nuntius ore uenit ;
 Atque ita : « Quid cessas conuiuia soluere ? » dixit ;
 « Auctor uindictæ iam uenit ecce tuæ. »
 Nec mora : conuiuæ ualido titubantia uino
 Membra mouent ; dubii stantque labantque pedes.
 At dominus, « Discedite ! » ait ; plaustroque morantes
 Sustulit : in plaustro scirpea lata fuit.
 Alliciunt somnos tempus, motusque, merumque ;
 Potaque se Tibur turba redire putat.
 Jamque per Esquilias romanam intrauerat urbem ;
 Et mane in medio plaustra fuere foro.
 Plautius, ut possent specie numeroque senatum
 Fallere, personis imperat ora tegi ;
 Admiscetque alios ; et, ut nunc tibicina cœtum
 Augeat, in longis uestibus ire iubet.
 Sic reduces bene posse tegi, ne forte notentur
 Contra collegæ iussa redisse sui.
 Res placuit ; cultuque nouo licet idibus uti ;
 Et canere ad ueteres uerba iocosa modos.*

On traduit mal un poète, surtout quand on le traduit avec la préoccupation de l'histoire. Interprétons plutôt.

En l'an 442 de la république, c'est-à-dire en 312 avant Jésus-Christ, alors que la vogue des joueurs de flûte était à Rome à son apogée, le censeur Appius

(1) Lacune dans le texte.

Claudius Cæcus avait voulu, sur l'avis du Sénat, réduire à dix le nombre des joueurs de flûte, qui avaient accoutumé de se faire entendre aux funérailles. Leur concert était toujours bien rétribué : aussi le coup fut-il dur à la corporation. Tous les musiciens protestèrent contre cette mesure, secouèrent sur l'ingrate cité la poussière de leurs sandales et volontairement s'exilèrent à Tibur, qui en ce temps-là, remarque Ovide, n'était point une villégiature folâtre. Dès lors, il manqua quelque chose dans la vie des bons Romains. En l'absence des joueurs de flûte, les théâtres parurent froids, les autels tristes, aucune voix ne s'éleva plus autour de la couche des morts. Le peuple regretta l'absence de ses musiciens favoris et n'était d'ailleurs pas fâché de faire un peu d'opposition au Sénat ; si bien que le collègue d'Appius Claudius Cæcus, qui se nommait C. Plautius Venox, usa d'un subterfuge pour les faire rentrer. Il se rendit à Tibur, et là, dans une villa qui lui appartenait, leur fit offrir un festin où les meilleurs crus ne furent pas épargnés. Nos joueurs de flûte burent tant et tant que, la nuit venue, ils étaient tous parfaitement ivres. Un compère entre dans la salle, et, interpellant l'amphitryon : « Holà ! dit-il, tu oublies de congédier tes convives, et ne sais-tu pas que ton maître va venir ? — Grands dieux ! mes amis, qu'entends-je ? bonsoir et partez vite ! » — A la porte, comme par hasard et pour reconduire les invités chez eux, des chariots attendaient. Les musiciens montent en titubant, et, bientôt engourdis par le balancement, le vin et le sommeil, ils s'imaginent rentrer à Tibur, tandis qu'on les achemine vers Rome, où ils arrivent à l'aube par la Porte Esquiline : ils furent bientôt en plein forum.

Plautius, pour tromper la vigilance du Sénat et de son collègue Appius Claudius, avait caché sous des masques de théâtre le visage de ses musiciens et les avait affublés de robes longues, afin qu'ils ne fussent point reconnus, en même temps que, pour faire illusion sur leur nombre, il avait convié des joueuses de flûte à monter avec eux dans les chars. A Rome, on rit beaucoup de l'aventure. Appius Claudius et les sénateurs se montrèrent gens d'esprit : ils rirent comme tout le monde.

En souvenir de cette histoire, chacun se dit que, puisqu'elle était amusante, il fallait la recommencer. Aussi, le treize juin de chaque année, célébrait-on à Rome des fêtes appelées *Quinquatrus minusculæ* : c'était des fêtes musicales où ceux qui y prenaient part avaient la figure cachée sous un masque, comme au carnaval de nos jours.

Enfin, un denier de L. Plautius Plancus, magistrat monétaire vers 709 (45 avant Jésus-Christ), rappelle ce curieux incident de la vie de l'un de ses ancêtres. Sur une face, le char de l'Aurore fait allusion à la rentrée des musiciens dans Rome, et de l'autre côté, le masque se rapporte à ceux dont les musiciens étaient affublés pour n'être point reconnus (1).

Un moraliste aurait ici sa conclusion toute trouvée : le vin qui enivre les joueurs de flûte à Tibur, qui les empêche de deviner le stratagème et les fait se réveiller en plein forum, quand ils sont déjà pris au piège, ce n'est autre chose que les paroles dorées et les beaux discours des meneurs, qui, dans les grèves, cherchent avant tout...

Mais, chut ! n'avons-nous point dit que notre récit était une histoire véridique et non un apologue ?

PIERRE AUBRY.

(1) Babelon, *Monnaies de la république romaine*, t. II, p. 325 et 326. — Y. Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. V, p. 296.

Exercices d'analyse.

A PROPOS DE L'ÉTRANGER.

Nous avons reçu d'un de nos abonnés l'intéressante lettre ci-jointe :

Grenoble, 2 janvier 1903.

MONSIEUR,

Je reçois à l'instant le n° de décembre de la *Revue musicale*, et dans l'excellent article sur l'*Etranger*, je trouve le thème religieux (*Je suis celui qui rêve...*) rapproché de l'antienne de *Magnificat* de Noël ; mais, est-il dit, « il y a dans le chant ancien..., il y a dans la phrase *moderne...* etc. »

Mais, s'il vous plaît, cette phrase n'est point du tout moderne. C'est purement et simplement l'antienne du Jeudi saint : « *Ubi caritas et amor, Deus ibi est... Timeamus, et amemus Deum vivum.* » (V. *Liber Gradualis* de Solesmes, p. 185. 2^e édition.)

Et telle est bien — paroles et musique — la clef de l'*Etranger* : les premiers mots pourraient lui servir d'épigraphe (v. dans la partition, p. 50, 2^e portée, après les mots « *Et pourtant aimer les autres, servir les autres*, etc. », — et à la dernière page de la partition, encore le même thème, combiné avec le motif de l'émeraude).

Voilà déjà plusieurs études sur l'*Etranger* qui me tombent sous les yeux et je n'y ai point encore trouvé cette remarque si simple.

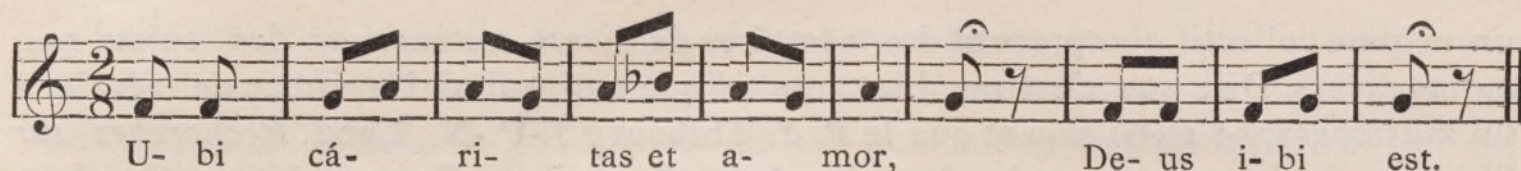
Et il y en a une autre, musicalement intéressante, que je n'ai pas rencontrée davantage : c'est l'unité tonale de l'œuvre. D'une manière générale — mais très nettement — le premier acte en *la*, le second en *fa*. Le ton de *si* \flat est exclusivement réservé au jeune fat à l'âme médiocre, André le douanier. A ce propos, je ne puis trouver comme vous que le maître lui a épargné l'ironie : elle me paraît évidente dans ses passages tels que la fin de phrase, page 81 : « Car tu sais bien que c'est toi que j'aime, et rien ne vaut ton sourire à mes yeux ! » C'est là pure convention sentimentale (je parle de la musique), très certainement voulue.

Veuillez excuser, Monsieur, un simple amateur profane, profondément attaché à l'œuvre admirable dont il s'agit : œuvre, non seulement de grand musicien, mais aussi de « brave homme », si j'ose dire.

G. ALLIX.

Un amateur profane ! Il fut certes un temps où les amateurs profanes, en France, n'avaient cure du *Graduel* de Solesmes ou de l'unité tonale d'un opéra nouveau. Félicitons d'abord M. Allix de mériter si bien ce beau nom d'amateur, qui fut souvent profané, mais à qui ne convient pas le qualificatif de *profane*, n'en déplaît à la modestie de notre correspondant : car un amateur, par cela seul qu'il aime et recherche la bonne musique, ne saurait être un profane.

La première remarque est parfaitement exacte : on trouve dans l'antienne *Ubi caritas* le noyau mélodique du thème de l'*Etranger*. Si dans notre étude, ce thème a été rapproché d'une autre antienne, c'est simplement qu'on avait eu occasion de la citer et de l'analyser précédemment. On a voulu, par cet exemple, montrer en quoi la pensée de M. d'Indy diffère de la pensée grégorienne, même quand elle s'en inspire. Et l'expression de « phrase moderne » n'était pas impropre. Car si le motif de l'antienne *Ubi caritas* est précisément celui que M. d'Indy a adopté, les deux phrases n'en sont pas moins différentes, elles aussi, par leur allure : qu'il me suffise de citer ici le début de la mélodie grégorienne :



Comment ne pas voir qu'en faisant disparaître ces ondulations légères et cette demi-interrogation finale, en dégageant les notes essentielles et les astreignant à un rythme dominateur, M. d'Indy a remplacé la souplesse par la vigueur, la confiance naïve par la volonté réfléchie ?

La remarque sur la tonalité est des plus intéressantes, et ici encore M. Allix a rencontré juste : esprit logique et constructeur puissant, M. d'Indy a voulu faire une œuvre où la musique eût, par elle-même, son unité. Et si le premier acte est en *la*, le second en *fa*, c'est que ces deux tonalités sont voisines, mais que la première est plus claire, la seconde plus sombre. Ainsi se trouve traduite par la marche même de la modulation générale la tristesse grandissante de cette action tragique. Des beautés de cet ordre ne peuvent être appréciées que de peu de personnes ; mais ce n'est pas une raison pour que M. d'Indy les dédaigne. Et elles ne font aucun tort aux autres beautés de l'œuvre.

Quant au *la* que le douanier-ténor attrape sur le mot *toi*, il y a là certainement une ironie. Mais l'orchestre vient de dire de si jolies et galantes choses, que cette ironie se remarque à peine : un instant le sourire a cessé d'être bienveillant, est devenu moqueur. Mais la bienveillance domine, et ce détail l'assaisonne seulement d'une gaieté qui n'est pas bien cruelle encore. En un mot, le personnage, avec des côtés un peu ridicules, n'est jamais laid, ni même absolument vulgaire. Et j'aime mieux qu'il en soit ainsi, et que ce fiancé soit simplement une âme ordinaire, capable même, à ses heures, d'une sorte de poésie.

Souhaitons de recevoir souvent des lettres pareilles.

DAMON.

A propos des Derviches Tourneurs.

LETTRE DE M. HARTWIG DERENBOURG :

MON CHER DIRECTEUR,

Une malencontreuse faute d'impression, qu'il importe de corriger, dépare le début du très intéressant article que le P. J. Thibaut a consacré dans vos numéros d'août et de septembre 1902 à *La Musique des Mevlévis*. Votre collaborateur, qui, au haut de la p. 347, parle de ce qui s'est passé « du XII^e siècle à nos jours », n'ignore pas que la confrérie des Mevlévis, n'a pas été fondée au XII^e, mais au XIII^e siècle à Iconium par *Mevlena Djelal-ed-Din Roumi*. Je reproduis ses transcriptions pour la commodité sans les approuver. Or, le grand mystique, qui ne s'est pas contenté d'être poète, mais qui, par ses disciples et confrères, a poursuivi la continuation de sa doctrine et de sa propagande, naquit en 1207 de notre ère à Balkh et mourut en 1273 à Iconium, où il s'était fixé vers 1227. Ce qu'on a imprimé de plus récent sur lui est une notice courte et substantielle dans Paul Horn, *Geschichte der persischen Litteratur* (Leipzig, 1901), pp. 161-168.

Permettez-moi aussi de signaler par votre entremise au P. J. Thibaut un travail considérable qui lui a échappé, parce qu'il est enfoui dans une véritable nécropole.

un volume collectif comprenant des mémoires de divers auteurs sur des sujets non moins divers. Dire que c'est un dilettante tel que moi qui ai l'honneur de révéler à un musicographe aussi savant que le P. J. Thibaut : J.-P.-N. Land, *Recherches sur l'histoire de la gamme arabe*, dans les *Actes du sixième Congrès international des Orientalistes*, 2^e partie, section I, sémitique (Leide, 1885), pp. 35-168.

Veillez agréer, etc.

HARTWIG DERENBOURG,
Membre de l'Institut.

« Titania », de M. Georges Hüe

A L'OPÉRA-COMIQUE.

On attendait avec une certaine impatience la *Titania*, de M. Georges Hüe, que vient de représenter l'Opéra-Comique. Le jeune auteur du *Roi de Paris* avait été écrasé à l'Opéra, où il n'avait pu donner la mesure de ses moyens dans un cadre trop grand et avec un sujet un peu démodé.

Cette fois il est allé demander son inspiration aux voix qui bruissent dans les forêts, il a cherché à traduire le mystère des frissons qui agitent les grands arbres et font frissonner les broussailles. Le livret que lui ont fourni Louis Gallet et M. André Corneau est une féerie puisée à la même source que l'*Obéron* de Weber. En lisant les notes du *Songe d'une Nuit d'été* dans la traduction de Shakespeare faite par François-Victor Hugo, les deux librettistes ont remarqué l'épisode de Yann le Rimeur et y ont vu un sujet de drame musical.

Nous sommes à l'orée d'un bois peuplé de lutins et de fées. C'est là qu'Obéron leur roi et Titania leur reine prennent leurs ébats. Yann le Rimeur vient rêver en ces sentiers où la mousse assourdit le bruit de ses pas, où les feuilles qui tombent semblent lui parler. Yann rêve d'amour, mais d'amour impossible. C'est ainsi qu'il repousse la tendre et douce bergère Hermine, qui lui offre ingénument son cœur. Mais qu'apparaisse Titania, nimbée d'une atmosphère vaporeuse, Titania, l'insaisissable chimère, il lui adresse des paroles brûlantes. Et cette fois, Titania écoute complaisamment ces aveux ; mais comme elle ne peut pas aimer sur terre, elle propose à Yann de l'emporter à travers l'espace sur la croupe d'un de ses chevaux ailés, et Yann accepte.

Au 2^e acte, c'est le royaume d'Obéron, les nuées, les vapeurs de l'Empyrée. Obéron trône là au milieu de jeunes fées qui lui font oublier Titania. Tandis qu'il s'endort, voici Titania qui rentre avant l'aube ; elle est accompagnée de Yann, et tous deux chantent l'extase des premiers baisers. Mais Obéron se réveille, et aperçoit Titania ; tous deux se reprochent leurs petits méfaits conjugaux en une scène qui allonge l'action sans la servir et qui rappelle la situation exactement semblable de Wotan et de Fricka au 2^e acte de la *Walkyrie*. Mais Obéron parle tout comme un dieu de cet Olympe spécial que nous devons à Meilhac et Halévy, et il supporte son infortune avec le sourire aux lèvres et le tonnerre aux mains.

Le 3^e acte nous ramène dans la forêt du 1^{er} acte, mais la neige tombe et les arbres s'inclinent vers la terre. Yann est étendu, désespéré ; il poursuit toujours sa chimère. En vain Hermine essaie de le ranimer ; il meurt, rêvant une dernière fois à celle qu'il a cru aimer, et Titania lui apparaît pour s'enfuir dès qu'il veut la saisir.

Telle est cette légende féerique, d'un symbolisme facile, d'une imagination fort poétique. Trois actes peuvent-ils être assez nourris avec un pareil sujet pour pouvoir nous intéresser ? L'épisode est un peu menu évidemment, et tel qu'il est présenté, il est assez inexpliqué, tout comme s'il avait été mutilé par les auteurs avant d'arriver à la scène.

M. Georges Hüe s'est attaché à faire ressortir tout le côté pittoresque de ce sujet ; il se sert fort habilement de l'orchestre ; la symphonie n'a pour lui pas de secrets, et l'on relèverait difficilement une faute d'orchestration en ces trois actes. La pensée se détache claire au-dessus de la pâte orchestrale. L'idée mélodique est délicate, distinguée ; mais elle a quelquefois des parentés avec du « déjà entendu ». Là c'est une sonorité qui rappelle Wagner ; ici on aperçoit la silhouette d'une idée qui ressemble à du Debussy ; plus loin c'est Weber que l'on côtoie. M. Georges Hüe est certes assez riche de son propre fonds pour n'avoir pas besoin d'aller demander l'aumône d'une ou deux mesures à ses confrères. Aussi cette adoption de musiques étrangères est-elle chez lui comme un effet réflexe, mais non réfléchi ; et sa partition de *Titania* nous prouve suffisamment qu'il sait, tout comme un autre, être personnel quand il veut, ou du moins quand il a soin de n'écouter pas autour de lui. Ainsi la ronde villageoise du 1^{er} acte a de la fraîcheur ; les voix dans l'espace au 2^e acte ont un charme vaporeux ; et le prélude symphonique du 3^e acte est une bonne page symphonique. *Titania* est une œuvre musicale qui fait honneur à M. Georges Hüe.

Dans une féerie sans musique on a coutume de nommer le directeur du théâtre et le décorateur. A plus forte raison convient-il de les féliciter à propos d'une féerie musicale. M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, trouve le moyen de se surpasser lui-même à chaque œuvre nouvelle, et son fidèle Achate, le décorateur Jusseaume, exécute des décors qui sont de vrais tours de force. C'est ainsi que M. Carré, s'inspirant peut-être du merveilleux médaillon de Benjamin-Constant qui sert de plafond à l'Opéra-Comique, a imaginé d'emprisonner un coin du ciel pour y faire trôner Obéron sur un lit de nuages en une atmosphère de brouillards matinaux. C'est s'ingénier à traduire en réalités des visions de peintres, et, ce qui est encore plus étonnant, c'est y réussir.

L'interprétation est excellente : il faut citer en première ligne l'orchestre et son chef, M. Luigini, chez qui la précision n'exclut pas la couleur. M^{me} Raunay prête à *Titania* sa beauté et l'autorité de son chant ; Maréchal donne au personnage de Yann de la chaleur et de l'éclat ; M^{me} Marguerite Carré est exquise de charme et d'ingénuité dans *Hermine*, et M. Allard a le bon goût de ne pas « charger » le rôle d'Obéron.

LOUIS SCHNEIDER.

Informations.

Pendant le mois de février, la Société des concerts donnera aux dates suivantes ses séances musicales, dans la salle du Conservatoire :

Les dimanches 1^{er}, 8, 15, 22 février à deux heures.

— Le Comité d'examen des classes d'enseignement musical au Conservatoire national est ainsi constitué pour l'année 1903 :

Classes.

Composition, Contrepoint, fugue,	MM. Raoul Pugno, Lucien Hillemacher ;
Harmonie,	— Gabriel Fauré, Paul Hillemacher ;
Solfège,	— Weckerlin, Henri Busser ;
Chant,	— Engel, Ch. Lefebvre ;
Déclamation lyrique,	— Henri Maréchal, Lucien Fugère ;
Orgue,	— G. Fauré, Gigout ;
Piano et harpe,	— Nollet, Gabriel Pierné ;
Instruments à archet,	— Van Wæfelghem, Marthe ;
Instruments à vent,	— Emile Jonas, H. Dupont ;
Ensemble instrumental,	— Taudou, G. Pfeiffer.

— Le Conseil supérieur d'enseignement du Conservatoire (section des études musicales) s'est réuni le samedi 17 courant à 5 h., à la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois. L'ordre du jour indiquait : 1° fixation des programmes de l'exercice public des élèves ; 2° projet de création d'une classe de harpe chromatique ; 3° question des suppléances.

Après une discussion assez vive, la majorité du Conseil a donné un avis favorable à la création d'une classe de harpe chromatique (système Lyon). La harpe, on le voit, subit la même évolution que le cor et la trompette : diatonique (avec pédales pour des exceptions restreintes), elle avait des ressources limitées ; chromatique, elle pourra se prêter à toutes les complications de l'écriture moderne ; il est équitable que les deux types de harpe soient cultivés simultanément.

— A l'occasion du 1^{er} janvier, M. Cl. Debussy a été nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Nous adressons à l'auteur de *Pelléas*, qui est aussi celui de la *Damoiselle Elue*, des félicitations dont la sincérité ne fera de doute pour aucun des lecteurs de cette Revue. Détail particulier, tout à l'honneur du compositeur ainsi que du Ministère : M. Debussy *n'était pas candidat*.

— ECOLES NATIONALES DE MUSIQUE DES DÉPARTEMENTS. — *Bayonne*. — M^{me} Desvignes, Gabrielle, a été nommée professeur de piano à l'Ecole nationale de musique de Bayonne. M^{lle} Delie Silva, professeur de musique à Bayonne, a été nommée agrégée du cours de solfège des jeunes filles. — M. Pierre, délégué à la classe de violon, a été nommé professeur de cette classe en remplacement de M. Labadie.

— DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE. — Par décision de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, une somme de cinq cents francs vient d'être allouée à la « Société de musique classique de Perpignan », présidée par M. Gabriel Baille, directeur de l'Ecole nationale de musique de cette ville.

Une même somme a également été accordée à la « Société Sainte-Cécile » de Bordeaux, présidée par M. A. Sourget.

D'autre part, M. Chaumié vient d'allouer une subvention de mille francs à l'œuvre de « Mimi Pinson », fondée par M. Gustave Charpentier.

— UNE ENQUÊTE SUR L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE ALLEMANDE. — Le *Mercure de France*, continuant son enquête, commencée depuis quelques mois, sur l'in-

fluence allemande en France, publie dans son numéro de janvier les réponses de 14 critiques ou compositeurs, sur les rapports de la musique allemande et de la musique française. La musique allemande n'est pas trop bien traitée. M. ALFRED BRUNEAU et M. EUGÈNE D'HARCOURT sont à peu près seuls à défendre, sans réserve, son influence sur notre école. M. PIERRE DE BRÉVILLE dit qu'il n'y a pas eu influence de l'Allemagne, mais d'un Allemand : Wagner, et que cette action a maintenant fini de s'exercer ; les jeunes musiciens français ne connaissent presque plus Wagner, et se réclament de Berlioz, ou de Chopin, ou de Grieg. — M. CLAUDE DEBUSSY dit qu'il n'y a jamais « aucun danger d'imitation que pour les esprits susceptibles d'être domestiqués ». A noter son appréciation de « Wagner, qui fut un beau coucher de soleil, que l'on a pris pour une aurore », et de *Parsifal*, « démenti génial à la *Tétralogie* ». — M. VINCENT D'INDY, avec une grande largeur d'esprit, défend « le libre-échange intellectuel », et n'y voit aucun danger. « A toutes les époques, l'influence étrangère a été un bienfait, puisqu'elle a, par une sorte de réaction nécessaire, presque toujours donné naissance à une nouvelle manière d'art national. » Malgré toutes les influences, chacun reste de sa race. Auber et Hérold, qui étaient des italianisants, sont essentiellement français. Et « rien ne pourra empêcher un Italien employant ostensiblement des procédés allemands de faire de la musique éminemment italienne — et même mauvaise, — voyez Mascagni. » — M. JULES COMBARIEU déclare que « l'influence allemande, au point de vue musical, est à peu près nulle aujourd'hui, après avoir été prépondérante ». — M. ROMAIN ROLLAND ne croit plus possible, à notre époque, la suprématie d'esprit d'une nation sur les autres ; « car il s'est fait entre toutes une sorte de nivellement d'esprit, de mélange européen ». En tout cas, il croit l'Allemagne fort mal armée en ce moment, pour agir sur l'art des autres peuples. « Il n'y a plus d'esprit germanique : l'esprit qui règne dans la littérature et l'art allemands d'aujourd'hui semble être un esprit hétérogène, fait de scandinave, de français, d'anglais, de russe et d'allemand, un esprit qui se renie lui-même, qui a honte de son passé classique. En musique, le Hongrois Liszt et le Français Berlioz ont peut-être plus d'influence sur les jeunes compositeurs que Wagner. » — M. CAMILLE CHEVILLARD affirme la supériorité de la jeune France musicale sur la jeune Allemagne, tout en notant certaines lacunes de l'éducation musicale française, trop pénétrée d'opéra, pas assez de musique pure. — M. MAURICE KUFFERATH montre de même l'indépendance actuelle des jeunes écoles française, russe, scandinave, et conclut que « la plus mauvaise musique se fait aujourd'hui à Berlin ». — M. HUGUES IMBERT croit qu'on peut se pénétrer de l'esprit d'un autre peuple, sans perdre sa personnalité, et en donne comme exemples, dans la littérature, « de grands penseurs, tels que Renan, Taine, Paul Bourget lui-même ». — M. L. DE LA LAURENCIE critique âprement l'esthétique wagnérienne, la *Programm Musik* actuelle, et l'orchestration allemande, d'une sonorité « si grasse parfois qu'elle tourne à l'obésité ». Il salue le réveil de l'*ars gallica*, qui va « méditerraniser » la musique. — M. JEAN MARNOLD commence par faire remarquer que ce que nous appelons la musique allemande est un art composé lui-même de bien des éléments étrangers, et surtout italiens. Il examine les grandes influences musicales allemandes, qui lui paraissent se réduire à trois : Bach, Schumann et Wagner ; et il diagnostique l'agonie de la musique allemande, qui « râle sous le chloroforme néo-classique Mendelssohn-Brahms ou stupéfiée

de morphine romantico-wagnérienne ». — Quant à M. EDOUARD DUJARDIN, il proclame que « la tradition juive, qui, il y a 1800 ans, est devenue la tradition chrétienne, a ressuscité grâce au protestantisme, et est idéalisée aujourd'hui par le Lohengrin impérial ! » Il est bon d'ajouter que cette appréciation est une amère critique dans l'esprit de l'auteur. On pourrait s'y tromper.

Nous nous abstenons de tout commentaire sur cette enquête, dont le principal intérêt, comme celui de toutes les enquêtes, est surtout de permettre de juger ceux qui jugent les autres. Nous espérons que la musique allemande ne s'en portera pas plus mal, et nous attendons avec impatience, comme les autres années, la venue à Paris de Richard Strauss et des *kapellmeister* allemands.

R. R.

Comme complément à l'enquête, cette petite statistique : Dans la dernière quinzaine, *Carmen* a été représentée en Allemagne et en Autriche, à Augsbourg, Berlin, Breslau, Cobourg, Cologne, Düsseldorf, Francfort, Königsberg, Halle, Leipzig, Magdebourg, Munich, Prague, Stuttgart, Vienne, Weimar, Wiesbaden ; — et *Mignon*, à Augsbourg, Breslau, Dresde, Essen, Francfort, Gotha, Hambourg, Hanovre, Magdebourg, Mayence et Wiesbaden (pour ne citer que ces deux pièces françaises).

R. R.

ECOLE DES HAUTES ETUDES SOCIALES, 16, RUE DE LA SORBONNE. — Ouverture des cours et conférences d'histoire de la musique, organisés par M. Romain Rolland. (Cours et conférences par MM. Pierre Aubry, Jules Combarieu, Lionel Dauriac, Henry Expert, Frédéric Hellouin, Georges Houdard, Vincent d'Indy, Louis Laloy, Henri Lichtenberger, Charles Malherbe, Théodore Reinach, Romain Rolland, Julien Tiersot.)

Lundi 5 janvier. — Leçon d'ouverture par M. Romain Rolland. — Cours sur *les Origines de l'Opéra* (histoire des rapports de la musique avec la vie intellectuelle et morale de l'Italie, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles). — M. Romain Rolland montre que ces origines remontent bien au delà de la réforme mélodramatique de Florence, à la fin du *xvi^e* siècle. Il étudie le théâtre italien du *xv^e* siècle, et particulièrement les *Sacre Rappresentazioni* florentines, qui étaient des spectacles *entièrement en musique*, chantés d'un bout à l'autre, avec intermèdes dansés. Description de certaines de ces représentations, données dans les églises de Florence, et de leur admirable mise en scène dirigée par Brunelleschi et par les plus grands artistes de la Renaissance.

Lundi 12 janvier. — Cours de M. Pierre Aubry : *La Musique française, des origines à la Renaissance.* — Etude des transformations de l'art musical français, du *xii^e* au *xv^e* siècle. Rapports entre le développement de la musique et celui des autres arts ; leur épanouissement, de Philippe-Auguste à Philippe le Bel. Influence de la théologie et de la philosophie scolastique sur les conceptions musicales du *xiii^e* et du *xiv^e* siècle. De la nécessité de faire des éditions, non seulement littéraires, mais musicales, des troubadours et des trouvères, qui étaient à la fois poètes et musiciens. — Suprématie de la musique française, au moyen âge, sur l'art des autres nations.

— Cours de M. Théodore Reinach : *La Mélodie dans la musique grecque.* — Intéressante étude des différents systèmes musicaux des Grecs : spondiaque, dia-

tonique, enharmonique, chromatique. Beaux exemples chantés avec un art très sûr par M^{me} Charles Dettelbach.

Vendredi soir 16 janvier. — Cours de M. Henry Expert : *La Musique française au temps de la Renaissance.* — M. H. E. combat l'opinion accréditée chez les historiens de la musique, qui tend à personnifier l'art musical du xvi^e siècle dans Palestrina, qui n'en représente qu'une des multiples tendances. Il revendique les droits de l'art laïque de la Renaissance. Tableau général de la musique du xvi^e siècle, dans sa variété vivante : musique de cour, musique des humanistes, musique populaire, et les trois puissants rameaux de l'art religieux : luthérien, calviniste, catholique. Suprématie des maîtres franco-flamands sur l'Italie, jusque vers la moitié du xvi^e siècle.

Quelques morceaux de musique chorale ont suivi cette conférence. En voici le programme :

Josquin de Prés : Ave verum.

Goudimel : Mon Dieu me paist.

Jannequin : Petite ninfe folâtre.

Claudin de Sermisy : Hau le boys.

Costeley : Las, je n'irai plus.

Claude le Jeune : Revecy venir du printans.

Lundi 19 janvier. — Cours de M. Romain Rolland (*suite*). — Etude du théâtre italien du xvi^e siècle, et de la place de la musique dans les représentations latines de Ferrare, Rome, Urbino, etc., et dans les Pastorales. Comment les circonstances politiques (la liberté italienne, écrasée par la tyrannie espagnole, par la contre-réforme catholique, et par le despotisme des petits princes), en étouffant le théâtre littéraire, ont favorisé le développement du théâtre musical. Importance de Tasse dans l'histoire du théâtre musical. Tasse musicien. Du passage de la Pastorale à l'Opéra.

M^{lle} Palasara a chanté d'une façon charmante deux admirables airs de pastorales en musique, par *Peri* et par *Emilio de' Cavalieri*. Elle a été fort applaudie.

Vendredi 23 janvier. — Conférence de M. Hellouin : *Gossec et la musique de la Révolution.* — Auditions du *Chant du 14 juillet*, et de l'*Hymne à l'Etre suprême*.

Programme des cours et conférences pour février :

Les lundi 2 et 16 février :

A 4 heures : Cours de M. Houdard :

L'Evolution du rythme musical, de l'antiquité gréco-romaine à la Renaissance.

A 5 h. 1/2 : Cours de M. Romain Rolland (*suite*) : *Les origines de l'Opéra.*

(Auditions de *E. de Cavalieri*, *Peri*, *Caccini* et *Monteverdi*, par M^{lle} Palasara.)

Les lundi 9 et 23 février :

A 4 heures : Cours de M. Pierre Aubry (*suite*). *La Musique française, des origines à la Renaissance :*

A 5 h. 1/2 : Cours de M. Théodore Reinach (*suite*) : *La Mélodie dans la musique grecque.*

(Audition par M^{me} Charles Dettelbach).

Les mardis, à 4 heures : Cours de M. Lionel Dauriac : *Richard Wagner*.

Les vendredis 13 et 27 février, à 8 h. 3/4 du soir. Cours de M. Henry Expert (suite) : *La Musique française au temps de la Renaissance*.

(Auditions de musique chorale du xvi^e siècle.)

Vendredi 6 février, à 8 h. 3/4 du soir : Concert de musique ancienne, vocale et instrumentale.

Vendredi 20 février, à 7 h. 3/4 du soir : Conférence de M. Vincent d'Indy : *César Franck*. (Avec auditions musicales.)

— A Nancy, M. J.-Guy Ropartz continue ses belles études sur la musique moderne et la musique russe, comme l'atteste le programme de son dernier concert (18 janvier) ;

1. **Hymne à la Justice** M. A. MAGNARD.
2. **Parsifal**. R. WAGNER.
L'Enchantement du Vendredi saint.
3. **Tamar** (1^{re} audition) M. M. BALAKIREW.
Poème symphonique d'après Lermontow.
4. **Esquisse symphonique**. G. LEKEU.
5. **Psyché**. C. FRANCK.
Fragment symphonique.
6. **Symphonie en ut mineur**. L. VAN BEETHOVEN.

A la Société des Sciences et des Arts de Lille, a eu lieu le lundi 22 décembre 1902 une intéressante audition de musique du xviii^e siècle, donnée par M. Paul Pannier, membre de la Société, avec le concours de M^{lle} Louise Masson, premier prix de piano du Conservatoire de Paris, professeur au Conservatoire de Lille :

1. **Pièces pour viole de gambe** (1725). DE CAIX D'HERVELOIS (16..-17..).
La Milanèze, Menuet, L'Agréable, Gavotte.
2. **Pièces de Clavecin** (1713 et 1716). F. COUPERIN (1668-1733).
La Favorite, Le Bavolet flottant, Le Réveil-matin.
3. **Lezione II^{de} per la viola d'amore** (1728). ARIOSTI (1660-17.)
Cantabile, Allegro, Adagio, Minuetto.
4. **Pièces de Clavecin** (1724). RAMEAU (1683-1764)
Les Tendres Plaintes, La Poule, Musette, Tambourin, Les Cyclopes.
5. **Pièces pour viole de gambe**.
Petit Rondeau, Menuet (1711). MARIN MARAIS (1656-1728).
Le Mareuil, La Lisette (1738). ROLAND MARAIS (?-?).
Le Papillon (1732). DE CAIX D'HERVELOIS.
6. **Trois pièces (en la, en ré min., en la)**. D. SCARLATTI (1685-1757).
7. **Andante et Menuet pour viole d'amour** (1770). MILANDRE (?-?).
8. **II^e Concert en trio pour clavecin, violon et viole de gambe** (1741). *La Laborde. 1^{er} et 2^e Menuet, L'Agaçante*. RAMEAU.

Les Concerts.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — *Concert du 4 janvier*. — La Société nous a fait entendre pour la première fois en son intégralité l'*oratorio de Noël* composé par M. Saint-Saëns pour 5 voix, chœur et petit orchestre d'instruments à cordes, harpes et orgue. C'est une œuvre très élégante et très agréable, écrite sur les paroles de l'office de Noël, mais où le sentiment religieux revêt des formes mon-

daines, bien appropriées au public de l'église de la Madeleine, où elle fut exécutée le 25 décembre 1858. On y voit transparaître un Saint-Saëns jeune, un peu cousin de Gounod. Il s'y trouve même un Alleluia (à la fin du quintette : *Lève-toi, fille de Sion*), qui ressemble à telle page bien connue de *Mireille*... Le trio *Tecum principium*, avec accompagnement de harpe, est une pièce de facture exquise, où les voix se combinent, s'éloignent et se reprennent avec un équilibre parfait dans tous les mouvements et une grâce singulière. Il a eu les honneurs du *bis*. Au même Concert, la 4^e Symphonie de R. Schumann (op. 120, achevée en 1851) n'a pas été jouée avec la poésie que réclamerait une œuvre aussi délicate et aussi finement nuancée. J'ai eu l'impression d'un peu de sécheresse et d'une certaine lourdeur qui n'est peut-être pas imputable à l'orchestre, mais à Schumann lui-même, dont les idées restent supérieures au style et qui orchestrait assez gauchement.

Au 7^e Concert (11 janvier) a été exécutée la *Passion selon saint Jean* de J.-S. Bach (1723-4). C'est une œuvre qui contient d'admirables chorals, alternant avec récitatifs, et où le sentiment religieux conserve au style une très haute tenue, même dans les passages où le sujet semblerait exiger des effets dramatiques et une couleur spéciale ; son défaut (à part une certaine monotonie), c'est qu'elle est, il faut bien le dire, mal écrite pour les voix. Bach fait aller la voix de l'Évangéliste de l'*ut* au *si* bémol, ce qui fait près de deux octaves pour un ténor ; il impose à Jésus (basse) des vocalises qui sont un développement plus instrumental que vocal. Il traite les chanteurs comme s'il faisait du contrepoint sur l'orgue. Le public m'a paru moins vivement intéressé qu'il ne le fut, il y a deux ans, par l'étonnante messe en *si* mineur. Je ne reprocherai pas aux chanteurs de n'avoir pas toujours chanté très juste (il y a des circonstances atténuantes) ; mais je dois mentionner le grand succès de M. Paul Daraux (basse solo) et celui de M^{me} Georges Marty, dont la belle voix de contralto et le style ont été aussi admirés qu'applaudis.

CONCERTS COLONNE. — 28 décembre. — Première exécution de la *Symphonie en la* de M. Widor. L'œuvre, dirigée par lui, a été bien accueillie. Les rythmes de danse y prédominent, comme dans la Symphonie de Lalo. Le premier et le dernier morceau sont construits sur le même thème. L'orchestration est d'un coloris assez animé, mais un peu criard parfois. Le sentiment de l'*andante* est un peu déclamatoire. Le premier morceau et le *Scherzo* m'ont paru les meilleurs.

M^{me} Litvine fut fort applaudie dans les stances de *Sapho*, qui reste une des mélodies les plus pures et les plus classiques de Gounod, et dans le *Roi des Aulnes* de Schubert, dont l'orchestration par Liszt est intelligente, mais manque de grandeur.

La *Damoiselle élue* de M. Debussy retrouve son succès du précédent concert. Le sublime morceau symphonique de *Rédemption*, de César Franck, s'impose à tous par son étonnante sincérité et sa sereine puissance. On lui fait une ovation.

L'*ouverture de Coriolan* est bien exécutée ; mais il y manque l'emportement rageur du frénétique héros de Shakespeare, que Beethoven a voulu peindre.

M. Cortot a été fort acclamé, pour sa façon volontaire et nerveuse de diriger l'orchestre dans le *Prélude de Tristan* et la *mort d'Iseult*. Public et critiques ont été à peu près unanimes à saluer en lui un chef d'orchestre digne de rivaliser bientôt avec les plus célèbres *kapellmeister* allemands.

R. R.

CONCERTS LAMOUREUX. — 11 janvier. — La *Symphonie en la* est jouée avec une rare perfection ; mais il y manque toujours *l'excès*, sans lequel Beethoven n'est plus Beethoven, et qui caractérise surtout une œuvre comme celle-ci. Nous faisons de Beethoven un classique. Il ne le fut pas : jamais il ne fut ainsi regardé de son vivant. Il indigna les classiques. Si l'on avait joué sous sa direction ses Symphonies, comme on les donne aujourd'hui, ni l'école de Bach, ni l'école de Goethe, n'auraient poussé de telles clameurs contre lui. « Un barbare ivre », voilà l'effet qu'il fit aux classiques de son temps, et non des moindres. Qu'on nous le fasse un peu sentir. On nous offre des œuvres de musée. Elles sont belles, mais la vie est plus belle. — Dans l'exécution du second morceau, la basse est un peu trop forte, et couvre le chant.

M^{me} Faliero-Dalcroze a une charmante voix ; mais le sentiment de Mozart lui échappe ; et elle a chanté avec une perfection spirituelle et froide deux airs des *Noces de Figaro*.

Il faut dire un mot des manifestations qui, depuis quelque temps, ont pris l'habitude de troubler les concerts de M. Chevillard, et surtout les *Concertos*, auxquels une partie du public fait une opposition acharnée. Il est intolérable qu'une poignée d'auditeurs prétendent imposer leurs goûts au concert et tyranniser le public. Il faut avoir un esprit d'esclave, pour croire qu'on peut gouverner l'art à coups de sifflets. — Mais si je désapprouve la brutalité de cette opposition, je ne suis pas éloigné de croire qu'au fond la *vox populi* n'est pas tout à fait dépourvue de sens, et qu'elle a quelque raison, contre les dilettantes et les artistes même. Quelle qu'ait été la valeur des concertos et des virtuoses entendus dans ces derniers temps, — le *concerto* en soi, comme tous les genres qui ont pour premier (et trop souvent, pour unique) but la virtuosité, est un genre odieux ; et les grands exemples de Mozart et de Beethoven ne le légitiment pas ; car, pour être franc, si Mozart et Beethoven n'ont pas pu s'empêcher d'être grands jusque dans leurs concertos, ils n'ont pu s'empêcher non plus d'y être ennuyeux, factices, parfois presque pédants ; et c'est une souffrance, pour qui aime Beethoven par-dessus tout ce qui est ou fut jamais au monde, de voir s'abaisser quelquefois cette grande âme à une virtuosité vide de sens, qui semble appeler l'applaudissement.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

ROMAIN ROLLAND.

CONCERTS LAMOUREUX. — 4 et 18 janvier. — La période des tempêtes n'est pas encore terminée. De dimanche en dimanche, les cyclones abordent au Nouveau-Théâtre, et l'on ne sait quand se terminera ce régime de basses pressions ni quelle en est la cause. C'est ainsi qu'on a vu l'orage se déchaîner autour de l'inoffensive et vieillotte *Bataille des Huns*, de Liszt, et du *Concerto* pour piano de M. Moreau qui ne méritait peut-être ni l'indignité des sifflets, ni l'excès d'honneur des acclamations (1). Le *Roméo et Juliette* de Berlioz, admirablement nuancé, provoque lui-même des clameurs sans doute approbatrices, mais peu

(1) Le piano avait été fourni par la maison Gaveau. C'est la première fois que cette marque paraît dans nos grands concerts ; l'épreuve a été des plus favorables.

musicales, et M. Henderson, dont la voix est agréable, mais manque un peu d'école (mauvaise exécution de *gruppetti*, coups de gosier), n'a pas recueilli, dans l'air d'Admète, tout le succès qu'il méritait : le public était fatigué de crier et d'applaudir. Quand donc notre belle jeunesse ira-t-elle ailleurs s'exercer à l'éloquence et à l'esprit ?

Seul Beethoven fut écouté en paix et applaudi sans tumulte. La *Symphonie Pastorale* a certes été bien étudiée et bien conduite ; mais cette exécution minutieuse et proprette me donne l'idée d'un Trianon bien épousseté, où de belles dames imitent gentiment la lourdeur des danses villageoises. Il y a autrement de fraîcheur, de vigueur et surtout de rythme dans la pensée de Beethoven. La huitième *Symphonie*, exécutée de la même manière, y a moins perdu, quoique j'aie remarqué, dans les péroraïsons du premier et du dernier mouvement, un peu trop de réserve encore : bercé par ses rêves d'innocence, le maître a oublié toutes les misères de sa vie et s'abandonne à la joie. C'est ce que M. Chevillard ne fait pas assez sentir. Le Prélude du deuxième acte de l'*Étranger* a été rendu, au contraire, avec beaucoup d'émotion. Mais il ne faut pas croire que l'émotion soit le privilège des « romantiques » ou des modernes. L. L.

CHANTERELLE ET CHANTERIE. — (Salle Æolian, 32, avenue de l'Opéra.)

Jeudi 15 janvier. — Premier concert de M^{me} Marie Mockel et de M. Armand Parent. — Séance Beethoven.

Nous devons à M^{me} Marie Mockel un des plaisirs d'art les plus exquis, et les plus rares d'aujourd'hui. Notre époque a été tellement affolée par le développement prodigieux de la musique symphonique et dramatique, qu'elle a presque perdu le sens de l'art classique du beau chant, de la pure mélodie, des lignes harmonieuses, de la beauté plastique, et du calme moral, qui en est le rayonnement. Aussi est-ce un bien-être inexprimable, que d'entendre ressusciter cet art avec une rare perfection, par les soins de M^{me} Mockel et de son quatuor vocal. M^{me} Mockel a une voix d'un timbre délicat et pénétrant ; elle chante non seulement avec art, mais avec âme. Elle est parfaitement secondée par la belle voix chaude et dramatique de M^{me} Georges Marty, et par MM. Victor Debay et Jan Reder. — Les *Chansons écossaises*, ou *galloises*, de Beethoven, avec accompagnement de piano, violon et violoncelle, sont pour la plupart extrêmement simples ; mais leur beauté de dessin, et le parfum de tendresse qui s'exhale d'elles, est un bienfait. — Quant au *Chant élégiaque*, c'est une des créations de Beethoven les plus pures et les plus vraies. Je n'en connais pas qui aille aussi profondément jusqu'aux sources mêmes de l'âme, avec des moyens aussi simples. C'est l'âme qui parle à l'âme. — Le quatuor à cordes de M. Parent a très bien exécuté le 8^e quatuor, op. 59, et la sérénade de Beethoven. M^{lle} C. Boutet de Monvel a été fort applaudie dans la sonate *appassionata* ; M. Silvio Lazzari dirigeait les deux quatuors.

Rappelons que les prochains concerts de la *Chanterelle et Chanterie* auront lieu les vendredis soir 30 janvier, 13 février et 27 février, et seront consacrés à la musique ancienne du xvi^e et xvii^e siècle, à Mozart et à Schubert.

R. R.

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE. — Le mardi 20 janvier, la nouvelle Société philharmonique reprenait la série des concerts si bien inaugurée en novembre et dé-

cembre dernier. Le trio Schumann, de Berlin (MM. Georg Schumann, Carl Halir, Hugo Dechert), faisait entendre le *trio* en *si* majeur de Brahms (op. 8) et le *trio* de Beethoven en *si* \flat majeur, ainsi que la *Sonate en la* pour piano et violon de J.-S. Bach. M. le professeur Schumann est un bon pianiste, quoique son jeu soit légèrement doctoral, M. Halir un excellent violoniste, dont on a pu apprécier, dans la Sonate de Bach, le style ample et sûr; et je préfère peut-être encore M. Dechert, qui a plus d'émotion. Les trois artistes ont obtenu un grand succès, et M. Fröhlich un succès enthousiaste dans ses airs de Bach (*Ich habe genug*), Schubert (*die Stadt*), Brahms (*Feldeinsamkeit*) et Tchaïkowsky (Sérénade de *don Juan*), ce dernier bien dessus-de-pendule, comme on disait au temps du romantisme; heureusement M. Fröhlich, rappelé, a eu le bon goût de terminer par le bien connu et toujours beau *Ich grolle nicht*, de Schumann. Une voix pleine, facile et chaude, une prononciation excellente en allemand et une diction dramatique jusqu'à l'emportement, telles sont les qualités de ce remarquable chanteur. Le mardi 27 janvier, Quatuor vocal de Mannheim, Trio Chaigneau; le 3 février, M. Kraus et M^{me} Kraus-Osborne; les 10 et 12 février, le Quatuor Joachim, de Berlin

L. L.

Notes Bibliographiques.

BERLIOZ ÉCRIVAIN.

L'auteur de la *Symphonie fantastique* a laissé une œuvre littéraire considérable : un style vif et nerveux jusqu'à la convulsion, une rare vigueur dans le parti pris, une ironie âpre et mordante, des émotions suraiguës et presque toujours douloureuses, tels sont les caractères de ces pages, écrites d'une main qui égratigne le papier. Outre les nombreux articles de critique, ou plutôt de polémique, parus dans le *Correspondant*, la *Revue européenne*, le *Courrier de l'Europe*, le *Journal des Débats* et la *Gazette musicale*, il faut citer les ouvrages suivants :

Traité d'instrumentation et d'orchestration (1844) ;
Voyage musical en Allemagne et en Italie (2 vol. ; 1844) ;
Les Soirées de l'Orchestre (1853) ;
Les Grotesques de la Musique (1862) ;
A travers chants (1862) ;
Mémoires (1 vol. ; 1870).

Des lettres ont été publiées en 1878 (*Correspondance inédite*) et en 1882 (*Lettres intimes*) ; d'autres, adressées à la princesse de Sayn-Wittgenstein, et allant de 1852 à 1867, viennent d'être retrouvées et publiées par La Mara (Breitkopf et Härtel, 1902). Nous donnerons prochainement une étude de M. Julien Tiersot sur ces précieux documents, dont l'existence et l'importance ne lui avaient pas échappé (1).

(1) Voir, dans la Revue de juillet, l'article de M. J. Tiersot sur *La Dédicace des Troyens*.